

DÉCROCHER...UN CHEMIN ?

UN SERVICE D'ACCROCHAGE SCOLAIRE VU PAR D'ANCIENS BÉNÉFICIAIRES

Par Jacqueline Fastrès, Caroline Garzón et Laurence Watillon

-> [Table des matières interactive](#)

INTRODUCTION

Cette étude a été réalisée à la demande d'un Service d'Accrochage Scolaire bruxellois, le Seuil, qui souhaitait, après quelques années de fonctionnement, récolter le point de vue d'anciens bénéficiaires sur leur passage au sein de leur structure.

Il ne s'agissait en aucun cas d'une enquête de satisfaction par rapport à un « service rendu », mais d'une volonté de laisser aux principaux intéressés la possibilité d'apporter leur regard et leur expertise sur la question du décrochage scolaire, ses mécanismes, ses effets, ainsi que sur les éléments favorisant ou au contraire empêchant un raccrochage. Un raccrochage à quoi ? Nous nous sommes laissés guider par les indications des jeunes.

C'est donc un recul réflexif et critique que nous avons voulu opérer sur cette délicate problématique, et nous avons tenté de le faire en prenant une posture d'éducation permanente : misant sur la participation des premiers concernés, nous avons tenté de prendre la mesure du sens et des enjeux qui sont impliqués dans la problématique. Nous ne nous étendrons pas sur une description détaillée des pratiques du SAS (nous limitant au strict nécessaire pour une bonne compréhension du cadre), mais sur ce qu'en disent les jeunes en termes de processus, de vécu, d'effets, d'apports directs ou indirects, parfois surprenants. Nous mobiliserons des ressources sociologiques pour en éclairer les facettes.

I. CONTEXTUALISATION DE LA RECHERCHE

LES SERVICES D'ACCROCHAGE SCOLAIRE (SAS)

NB. Nous insistons sur le fait que cette étude constitue un arrêt sur image sur un moment précis de la vie du SAS ; depuis lors, la législation qui concerne ces structures a évolué. Les années de référence concernées dans cette étude sont les années scolaires 2010-2011, 2011-2012 et 2012-2013, fréquentées par les jeunes interrogés. **La description succincte des missions des SAS portera sur la législation en vigueur à ce moment.**¹

Les Services d'accrochage scolaire sont un dispositif mis en œuvre en Fédération Wallonie-Bruxelles afin de lutter contre le décrochage scolaire.

Ces services accueillent et aident temporairement des élèves mineurs :

- exclus d'un établissement d'enseignement organisé ou subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles et ne pouvant être réinscrits dans un établissement scolaire ;
- inscrits dans un établissement d'enseignement organisé ou subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles et qui sont en situation d'absentéisme (absences injustifiées), de décrochage (plus de 20 demi-jours d'absence injustifiées) ou en situation de crise au sein de l'établissement ;
- qui ne sont inscrits dans aucun établissement scolaire et qui ne sont pas instruits à domicile.²

Par aide sociale, éducative et pédagogique, on entend toute forme d'aide ou d'action permettant d'améliorer les conditions de développement et d'apprentissage de ces mineurs lorsqu'elles sont compromises soit par le comportement du mineur, soit par les difficultés que rencontrent les parents ou les personnes investies de l'autorité parentale du mineur pour exécuter leurs obligations parentales. L'objectif fixé pour chaque prise en charge par un service d'accrochage scolaire est le retour du mineur, dans les meilleurs délais et dans les meilleures conditions possibles, vers une structure scolaire ou une structure de formation agréée dans le cadre de l'obligation scolaire.

La période maximale de prise en charge est de trois mois renouvelable une fois, sans pouvoir dépasser au total 6 mois par année scolaire et une année sur l'ensemble de leur scolarité.

La particularité des SAS est qu'ils relèvent à la fois du secteur de l'enseignement et de celui de l'aide à la jeunesse. En procédant de la sorte, le législateur a voulu marquer le fait que le décrochage scolaire n'était pas qu'une question de scolarité, mais aussi de difficulté de vie, et que les jeunes décrocheurs étaient en droit d'attendre une aide dans cette problématique comme dans toutes les autres.

1 Pour les années de référence, il s'agit du décret du 15 décembre 2006, renforçant le dispositif des « services d'accrochage scolaire » et portant diverses mesures en matière de règles de vie collective au sein des établissements scolaires, et du décret du 8 janvier 2009, modifiant le décret du 12 mai 2004 portant diverses mesures de lutte contre le décrochage scolaire, l'exclusion et la violence à l'école.

2 Ces trois cas de figure correspondent aux articles 30, 31 et 31 bis du décret du 30 juin 1998 visant à assurer à tous les élèves des chances égales d'émancipation sociale, notamment par la mise en œuvre de discriminations positives.

LE SAS SEUIL

Chaque SAS est agréé au départ de son projet pédagogique. Des approches différentes peuvent donc être observées, certaines plus proches du monde de l'enseignement, d'autres plus proches de celui de l'aide à la jeunesse. C'est le cas de Seuil, inspiré par les pratiques des services d'aide en milieu ouvert (AMO). « Le parcours du jeune à Seuil est envisagé comme une réelle parenthèse dans son parcours de formation ; cette parenthèse est proposée aux jeunes qui le désirent et qui, pour des raisons diverses, se retrouvent en marge de l'institution scolaire. La parenthèse n'est pas une voie de garage ni une voie sans issue mais bien une opportunité pour le jeune de vivre une expérience différente et mobilisatrice pour son parcours futur. Elle ne constitue donc pas une fracture avec le monde scolaire ni avec les autres sphères de vie du jeune, elle est perméable. »³ Le travail avec les familles, avec divers partenaires associatifs, avec les institutions, avec l'école, est donc omniprésent.

« Le temps passé à Seuil doit permettre aux jeunes de vivre une série d'expériences humaines et formatrices. Il importe que le cadre dans lequel se déroule le projet, la nature des activités et les modes relationnels permettent au jeune de vivre une expérience, éphémère mais unique, qui fasse évoluer ses relations et l'amène à questionner son parcours futur »⁴

Pour opérer cette exploration, dans un temps relativement court et avec des groupes de jeunes d'âges différents (de 12 à 18 ans), venant de tous les horizons scolaires et sociaux, présentant des problématiques diverses, et arrivant de surcroît à des moments différents de l'année scolaire, il a fallu tester diverses formules d'organisation. Ce que le SAS a fait, raffermissant d'année en année ses principes pédagogiques.

UNE DÉMARCHÉ D'ÉVALUATION

En 2015, il a semblé à l'équipe de Seuil que le temps était venu de tenter de prendre un recul réflexif sur ses pratiques non plus à partir du seul point de vue de l'équipe (ce qui se faisait déjà très régulièrement), mais aussi à partir de celui des bénéficiaires. En cela, le SAS s'aligne d'ailleurs sur un prescrit relevant du secteur de l'aide à la jeunesse, puisque l'article 50 quinquies du décret de l'aide à la jeunesse⁵ instaure une participation des bénéficiaires à la vie institutionnelle elle-même, c'est-à-dire à ses fondamentaux, pratiques, etc.

C'est donc à une véritable démarche d'évaluation que le SAS a voulu procéder ; l'évaluation est une réflexion sur le sens et les valeurs des actes que l'on pose, elle a une dimension résolument stratégique, et nécessite que toutes les expertises soient prises en compte, en ce comprises celles des bénéficiaires.

L'équipe a dès lors tenté de recontacter des jeunes qui avaient fréquenté Seuil prioritairement durant les années scolaires 2010-2011 et 2011-2012, pour plusieurs raisons.

- Depuis sa création en 2007, le SAS Seuil a procédé à plus d'une reconfiguration de sa manière de fonctionner, tout en restant fidèle à ses engagements originels. Les SAS étant des projets pilotes au départ, il y avait peu de références disponibles et il a fallu inventer des pratiques, les tester, les ajuster. A partir de 2010, le processus était stabilisé, même si des ajustements organisationnels ont encore été observés ensuite ; à partir de cette époque, on peut donc comparer des choses comparables et tirer des enseignements ad hoc à propos de manières de faire qui ont encore cours.
- Par ailleurs, il apparaissait important que les jeunes aient suffisamment de recul pour poser

3 Extrait du projet pédagogique de Seuil, décembre 2014.

4 *Ibidem*.

5 Décret du 4 mars 1991 revu le 29 novembre 2012; www.galilex.cfwb.be/fr/index.php, numéro CDA 20284.

un regard analytique sur leur parcours avant, pendant et après Seuil, en termes d'acquis ou d'effets sur leurs trajectoires. En effet, c'est souvent plusieurs années après que des actes éducatifs portent leur fruits, comme le constatait Fernand Deligny : « Mais ne te hâte pas de balayer tes greniers, ne prépare pas encore tes cordes à moisson. La récolte, si récolte il y a, sera pour tout à l'heure, pour plus tard ou pour jamais. »⁶

Recontacter des anciens n'a pas été simple : beaucoup avaient changé de coordonnées, et les réseaux sociaux ont été un bon moyen de renouer le contact. Mais il n'a pas été possible de se limiter aux deux années scolaires de référence précitées. C'est donc auprès de jeunes ayant fréquenté Seuil après ces deux années que les derniers contacts ont été pris. Au total, c'est 14 jeunes qui ont donc été interviewés (5 filles et 9 garçons, âgés de 17 à 20 ans au moment de l'entretien).

Outre le créneau temporel évoqué, l'équipe a mis une attention particulière à sélectionner des profils variés. Au-delà des éléments contenus dans les textes législatifs, ce sont bien évidemment des individualités que le SAS accueille, chacune avec ses particularités. A l'expérience, les catégories de jeunes accueillis sont donc plus finement descriptibles. C'est plus en termes de trajectoires contrariées qu'en termes administratifs que l'approche a paru pertinente. Cinq types de trajectoires contrariées rencontrées le plus fréquemment dans le travail du SAS ont été identifiés au terme d'un travail de réflexion avec RTA :

1° les jeunes ayant des relations compliquées avec leur famille, leurs pairs ou encore l'adulte en général ;

2° les jeunes ayant perdu le sens de leur scolarité (phobie, échecs, etc.) ;

3° les jeunes soumis à des fragilités parentales (stress, médicament, alcoolisme, etc.) ;

4° les jeunes souffrant de maltraitements, de mal-être personnel, d'un rapport à soi complexe (l'obésité et les aspects corporels par exemple) ;

5° les difficultés d'apprentissage.

Les interviews se sont échelonnées entre le 19 janvier et le 13 mai 2015 ; en effet, plusieurs reports ont eu lieu, les jeunes ayant un empêchement de dernière minute, et une seconde vague de recherche a été nécessaire pour l'équipe afin d'arriver à un nombre satisfaisant de témoignages.

Les interviews ont été menées dans les locaux de Seuil ou de l'AMO voisine, Samarcande ; les jeunes étaient consultés sur ce point, mais ils ont tous préféré venir à Seuil plutôt que de proposer un lieu alternatif, à l'exception d'une jeune fille qui nous a reçus chez elle.

Pour permettre une parole libre du jeune, il a été décidé que les entretiens seraient menés par RTA, hors présence de représentants de l'équipe de Seuil. Les entretiens duraient en moyenne une heure et étaient enregistrés, avec l'accord des jeunes. C'est au départ de leur retranscription intégrale que l'étude a été réalisée.

Enfin, il nous faut noter également que tous les entretiens sont très positifs vis-à-vis du SAS ; il n'a pas été possible de retrouver des jeunes qui avaient abandonné en cours de route, et on peut imaginer que les insatisfaits éventuels n'ont tout simplement pas répondu à l'appel. Pour autant, ces regards ne manquent ni de recul, ni de lucidité.

6 F. Deligny, *Graine de crapule*, édition du scarabée (en ligne www.peripleenlademeure.com/IMG/pdf/grainedecrapule-2.pdf), p. 13.

LE POINT DE VUE ADOPTÉ POUR L'INTERPRÉTATION DES TÉMOIGNAGES

Nous avons abordé ce travail sans point de vue a priori, ayant seulement en tête les cinq types de trajectoires précisés supra. Nous n'avions prévu, pour rencontrer ces jeunes, que la trame d'entretien ci-dessous. Nous souhaitons privilégier les conditions permettant aux jeunes de se raconter, de reconstruire rétrospectivement leur parcours, en étant attentives à rebondir sur des éléments inattendus.

Sexe, âge, lieu de vie

0. [Question d'entame] Qu'est-ce que tu fais actuellement (en fonction de l'âge : école, travail...)

1. Comment es-tu arrivé au SAS ? Dans quelles circonstances ? Qui t'a envoyé ? Qu'est-ce que tu as compris des raisons pour lesquelles on t'orientait vers un SAS ?

2. Quelles étaient tes difficultés à ce moment-là qui perturbaient ta scolarité ? Quelle lecture fais-tu aujourd'hui de ces difficultés ?

3. As-tu trouvé ta place au SAS ? Par rapport aux autres jeunes, aux éducateurs, etc. Te souviens-tu de ce qui t'a frappé quand tu es arrivé au SAS ? Te posais-tu des questions, as-tu reçu des réponses ? Y a-t-il des choses qui t'ont étonné, en positif, en négatif ?

4. Dans ce que tu as vécu au SAS, y a-t-il des choses qui ont été importantes pour toi, qui ont eu un impact sur ta scolarité, sur ta vie, sur tes relations....

Quelle est la chose la mieux réussie pour toi dans ce passage au SAS ? Et la chose ratée ? (la chose dont tu peux dire « là c'était vraiment bien » ou « là c'était à côté de la plaque »). Est-ce valable seulement pour toi ou pour les autres aussi ?

Le SAS et toi, vous étiez sur la même planète ?

5. A la fin de ta prise en charge au SAS, que s'est-il passé ? Que s'est-il passé dans les mois qui ont suivi ?

Et maintenant, que fais-tu, où en es-tu dans ton parcours scolaire/de formation [si cet aspect n'a pas été creusé dans la question d'entame] ?

6. Rétrospectivement, comment vois-tu ce passage par le SAS ? Qu'en ont dit tes parents (le cas échéant) ou tes responsables légaux ? Qu'en ont dit tes enseignants (le cas échéant si retour à l'école) ? Qu'aurais-tu envie de dire à un jeune qui arriverait au SAS ? Qu'aurais-tu envie de dire à l'équipe du SAS ?

7. Un souvenir agréable ; un souvenir lancinant.

C'est donc pour rendre la lecture plus aisée que nous expliquons au début ce que nous avons trouvé à la fin. En effet, pour rendre raison des témoignages, particulièrement riches et perspicaces, que les jeunes ont bien voulu nous transmettre, deux types de travaux sociologiques nous ont fait évidence comme étant particulièrement éclairants : la théorie de l'acteur-réseau développée par Michel Callon et consorts, et le concept de désaffiliation de Robert Castel. Nous nous expliquons ici sur ce point de vue construit a posteriori.

1° LA QUESTION DE L'ADHÉSION DES JEUNES REVISITÉE PAR LE CONCEPT DE L'INTÉRESSEMENT (CALLON ET CONSORTS)

Une des conditions d'admission d'un jeune dans un SAS, prévue par la législation⁷, est l'adhésion sur base volontaire de celui-ci. Cette législation ne manque d'ailleurs pas d'ambiguïté, puisqu'il est tout de même prévu que si le jeune décroché ne s'inscrit pas au SAS, il soit signalé au SAJ⁸.

Il y aurait beaucoup à dire sur la question de l'adhésion ; Seuil s'en est particulièrement préoccupé et cela transparaît dans son projet pédagogique.

Nous prendrons ici une manière d'aborder la question un peu à contre-pied, en nous posant non pas la question de l'adhésion – thématique un peu angélique (voire moralisatrice : « Il serait bon que tu embrasses notre projet, même si tu n'es absolument pas en état de te projeter, et même si tu n'as que modérément le choix ») – pour nous demander plutôt de quelle gangue les jeunes devaient se libérer d'abord avant d'adhérer à quoi que ce soit.

Si nous avons choisi cette voie, c'est parce que la lecture des témoignages des jeunes nous y a conduites. Et cette lecture nous a rendu évident le recours aux travaux de l'équipe de Michel Callon, ingénieur et sociologue à l'École des Mines de Paris, où il a dirigé de 1982 à 1994 le Centre de Sociologie de l'innovation (CSI).

Dans un article devenu célèbre⁹, Michel Callon explicite avec brio les éléments de la théorie de l'acteur-réseau qui sera largement développée par le CSI.

Son propos est de montrer comment une innovation technologique réussit ou échoue, non en raison de ses qualités intrinsèques, mais en raison de la force ou de la faiblesse du réseau qui la porte. Si ces travaux portent sur les innovations technologiques, leur pertinence incite à s'en inspirer également dans des situations sociales, ce que nous avons fait à plusieurs reprises dans nos interventions. Le réseau, selon Michel Callon, doit se baser non sur une convergence ou un consensus a priori, mais au contraire faire de la divergence son moteur : il s'agit de connecter des acteurs à intérêt divergents, autour d'un projet qui représentera la traduction des intérêts des uns et des autres, intérêts qui se seront modifiés en cours de route par l'action du réseau. Le modèle nous paraît opportun en l'occurrence, puisqu'il s'agit bien de tenter de reconnecter ce qui est déconnecté, à savoir un jeune et sa scolarité, et que la divergence entre ces deux « entités », pour parler comme les sociologues de l'innovation, est la matière première qui se présente pour le SAS comme la seule certaine, à l'arrivée du jeune.

Dans ce modèle de l'acteur-réseau, un concept nous retiendra particulièrement, celui de l'intéressement.

« Nous appelons intéressement l'ensemble des actions par lesquelles une entité (...) s'efforce d'imposer et de stabiliser l'identité des autres acteurs qu'elle a définis par sa problématisation. Toutes ces actions prennent corps dans des dispositifs.

Pourquoi parler d'intéressement ? L'étymologie de ce mot justifie son choix. Intéresser c'est se placer entre (inter-esse), s'interposer. Mais entre quoi et quoi ? [...]

L'être des uns et des autres (acteurs), leurs inclinations ou leurs buts sont définis avec soin. Or ces définitions, sauf exceptionnelles coïncidences, sont toujours en compétition avec d'autres. Pour inter-esser B, A doit couper tous les liens que la foule invisible ou au contraire bien présente, active ou au contraire passive, des autres entités C, D, E... s'efforce d'établir avec B.

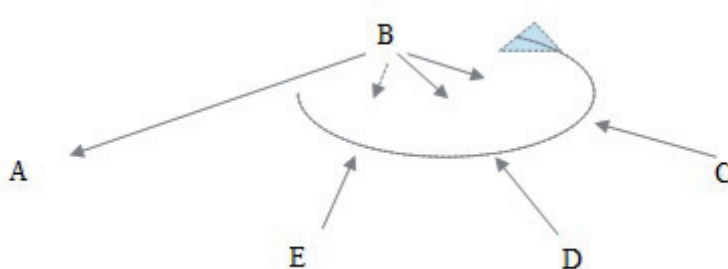
7 Article 32 du décret du 15 décembre 2006, *op. cit.*

8 Article 31 §2 du même décret.

9 M. Callon, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et les marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », in *L'année sociologique*, 1986, n°36, pp. 185-186.

Les propriétés de B et son identité [...] évoluent donc et/ou se redéfinissent tout au long de ces processus d'intéressement. Parfois une situation stable est atteinte, B « résulte » alors de l'association qui le lie à A et qui, dans le même mouvement, le dissocie de tous les C, D et E (s'il en existe) qui tendent à donner de lui une autre définition. A cette relation élémentaire qui commence à mettre en forme et à consolider le lien social, nous donnons le nom de **triangle de l'intéressement**.

L'éventail des stratégies et des dispositifs possibles pour réaliser ces interruptions est illimité. [...]. Ce peut être la force pure et simple au cas où les liens entre B, C, D seraient fortement établis ; ce peut être la séduction ou une simple sollicitation lorsque B est déjà proche de la problématisation de A. Dans tous les cas, sauf situations extrêmement rares où la mise en forme de B coïncide parfaitement avec la problématisation proposée, les entités intéressées voient leur identité et leur « géométrie » se modifier tout au long du processus d'intéressement.¹⁰ »



Pour Michel Callon, l'intéressement est un dispositif symétrique, comportant une part constructive et une part déconstructive, aussi indispensables l'une que l'autre.

« Et moi, en bon ingénieur sensible aux faits, si je puis dire, je me rendais compte qu'on ne pouvait associer qu'en dissociant, et que je ne pouvais expliquer pourquoi A et B en venaient à partager un monde commun, un espace commun, une destinée commune, je ne pouvais l'expliquer que si parallèlement je montrais tout le travail qu'il fallait faire pour dissocier. [...] Donc je suis maintenant persuadé qu'il est aussi important de s'intéresser à la façon dont des entités sont mises dans un certain format pour être associées ensuite et être amenées à constituer un collectif, un groupe, un réseau ; c'est aussi important ce travail de mise en forme, une fois que la mise en forme est bien faite on a un marché ou on a de la science. Mais ce travail de désintriement est absolument crucial. [...]

Donc je pense que **le travail sur le triangle de l'intéressement est un triangle de désintéressement, et qu'expliquer par le menu comment on dissocie, on désintriement, est aussi important que de montrer comment ensuite on réassocie, on réintriement.** »¹¹

Ce modèle nous paraît éclairant dès lors que A est le SAS, que B est le jeune, que C, D, E, etc., sont les « entités » dont il faut désintriement le jeune ou auxquelles il faut au contraire le réintriement. Au-delà de l'aspect étrange, voire rébarbatif, de cette notification un peu « mathématique », le sens de cette théorie nous semble adéquat pour apporter un point de vue tout à fait décalé par rapport à la

10 M. Callon, « Eléments ... » *op. cit.*, p. 187.

11 M. Callon, intervention dans un séminaire vidéoscopé dirigé par Cyril Lemérier, dans la collection « séminaires en ligne » de la Fondation maison des sciences de l'homme et l'équipe sémiotique cognitive des médias (EHESS), 2004-2005. Le séminaire s'intitule « Société critique » et sociologie des épreuves, et le chapitre concernant Michel Callon : Retour sur « Eléments pour une sociologie de la traduction » (*L'Année Sociologique*, n°36, 1986, p. 169-208), 6 juin 2005. Vidéo en ligne à l'adresse www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/video.asp?id=343&ress=2293&video=95540&format=68 (consulté le 10/01/2016).

question du décrochage scolaire : si on considère la question d'un point de vue strictement linéaire, le jeune « décroché » de l'entité « scolarité » doit être « raccroché » à cette entité. Avec la notion de triangle de l'intéressement apparaissent toute une série d'autres entités qui « jouent » dans la pièce, en positif ou en négatif, et susceptibles de nécessiter une intrication ou une désintrication. Qu'une désintrication d'avec une entité ne soit pas réalisée, et l'intrication imaginée avec une autre entité perd de sa pertinence, de sa force, de son sens, voire est impossible. Ce modèle permet en outre de dépasser la linéarité du « décrochage-raccrochage » en faisant apparaître un arrière-fond réticulaire beaucoup plus complexe dont il est nécessaire de se préoccuper.

Nous aborderons donc ces deux volets (désintrication / réintrication) au départ de ce qu'en disent les jeunes¹².

2° LES CAUSES DU DÉCROCHAGE ET LES ENJEUX DU RACCROCHAGE REVISITÉS AU TRAVERS DU CONCEPT DE DÉSAFFILIATION (ROBERT CASTEL)

L'approche qu'a faite Robert Castel de la désaffiliation nous a semblé une grille de lecture pertinente, pour trois raisons :

- d'abord, ce concept est purement social, et en cela il contrebalance bien la sociologie de l'innovation, centrée sur les réseaux socio-techniques (c'est-à-dire les réseaux comportant des dimensions humaines et sociales, mais aussi des dimensions purement techniques : inventions, artefacts, recherches, etc.) ;
- ensuite, il présente une vertu certaine, celle de ne pas voir la désaffiliation comme un fait stabilisé et inéluctable (comme le terme « d'exclusion » le ferait), mais comme un processus dynamique et réversible, moyennant certaines conditions ;
- enfin, il permet de comprendre autant ce qui marche que ce qui ne marche pas, de la même façon que le permet le concept d'acteur-réseau.

Robert Castel¹³ a mis en lumière l'influence qu'exercent l'une sur l'autre deux dynamiques essentielles dans la construction de soi d'un être humain : la dynamique de l'intégration et celle de l'insertion.

Par intégration, il entend les processus qui permettent à l'individu de tenir son rôle dans la société ; le travail reste pour lui le grand intégrateur, en permettant aux personnes de s'assumer financièrement et socialement.

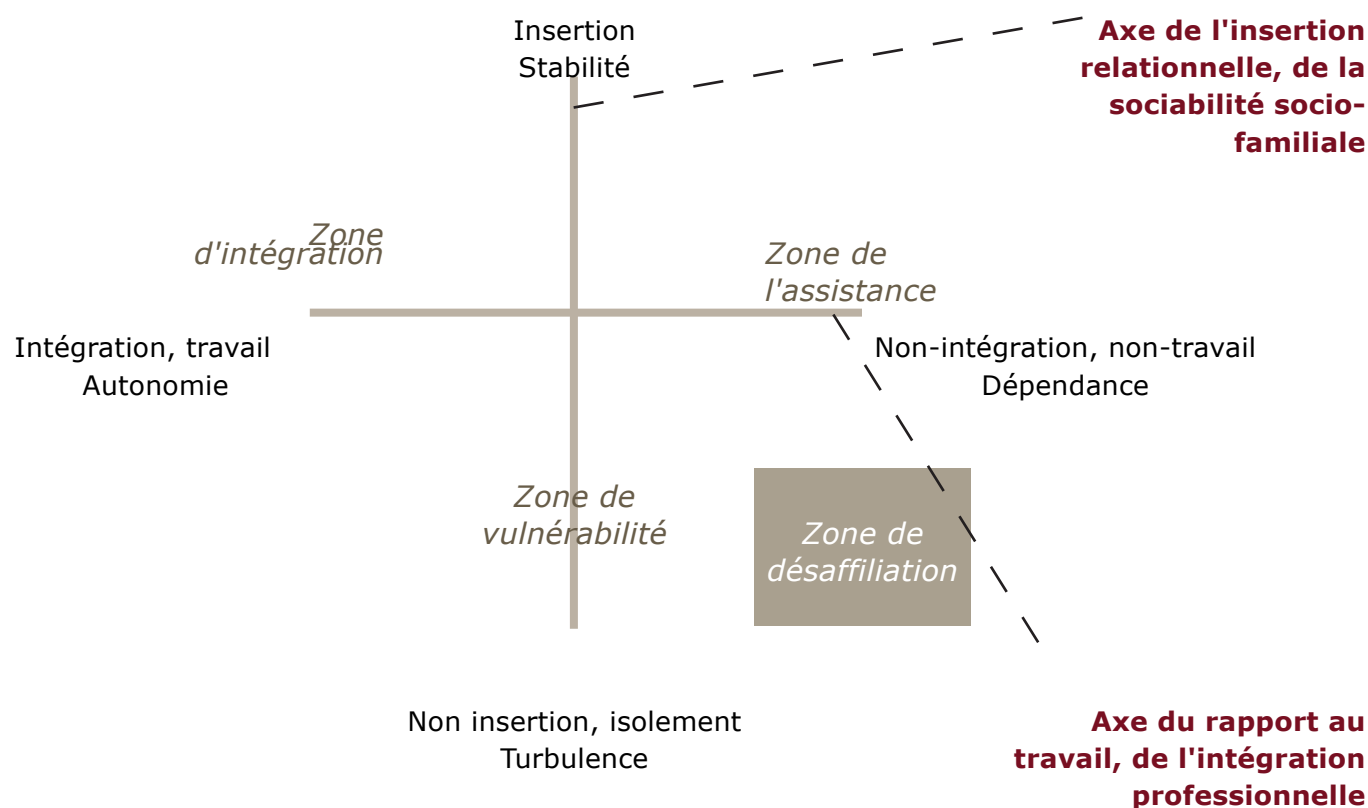
L'insertion quant à elle désigne les dynamiques de supports et de soutien familiaux et sociaux sur lesquelles les individus peuvent s'appuyer.

Nous avons schématisé ces deux dynamiques sur deux axes qui se croisent et qui délimitent ainsi quatre zones de la vie sociale, zones plus ou moins privilégiées ou plus ou moins fragilisées.

12 Nous insistons sur le fait que nous utiliserons ces notions d'intrication-désintrication dans l'acceptation que leur donnent les sociologues de l'innovation et non dans les autres acceptions possibles, notamment psychanalytiques.

13 R. Castel, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », in J. Donzelot (dir.), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Paris, Eds. Esprit, 1991, pp. 138-139.

Voir aussi notre analyse : J. Fastrès et E. Servais, « Des jeunes désaffiliés ? », *Intermag.be*, analyse en éducation permanente, RTA, 2012, www.intermag.be/images/stories/pdf_carnets/carnet_Castel.pdf.



Sur chacun de ces axes, l'individu peut occuper au cours de son existence des positions plus ou moins favorables. Sera en position d'affiliation celui qui cumulera une bonne position sur l'axe de l'intégration (un emploi stable, correctement rémunéré, enrichissant à tous points de vue) et une bonne position sur l'axe de l'insertion (des supports socio-familiaux solides, variés, fiables).

Mais qu'un problème se présente sur l'un des axes, et non seulement sa position se dégradera sur cet axe, mais le problème pourra aussi se déplacer sur l'autre axe. Les axes se co-produisent en effet. Ainsi, un clash familial (axe de l'insertion) peut-il avoir des incidences plus ou moins graves sur les questions professionnelles (axe de l'intégration), ou à l'inverse une perte d'emploi par exemple (axe de l'intégration) peut-elle provoquer sur l'axe de l'insertion un tsunami familial (divorce, déménagement forcé faute de moyens), ou social (perte de réseaux sociaux liés à l'emploi, perte de l'image de soi). Selon la gravité des difficultés rencontrées et l'intensité de leur cumul, les individus peuvent donc glisser de la zone d'intégration vers l'une des trois autres zones ; celle de l'assistance, définie par Castel comme une zone où la personne est en difficulté sur l'axe de l'intégration, mais trouve un soutien social auprès d'institutions diverses dont c'est la mission ; celle de la vulnérabilité, où ses forces s'amenuisent peu à peu sur les deux axes ; et enfin, celle de la désaffiliation, où la situation est totalement précarisée sur les deux axes et où la personne cumule l'absence de ressources et l'isolement social.

Ce schéma de Robert Castel concerne les adultes puisqu'il est question du travail, mais il peut être pertinent pour les jeunes également¹⁴, si par extension, on peut englober dans l'axe de l'intégration la dynamique qui conduit in fine à un emploi, c'est-à-dire la scolarité. Les propos des jeunes interviewés nous conduisent en tout cas à mobiliser cet éclairage, car la co-production des axes y paraît assez

14 Cette hypothèse a été longuement travaillée au CAAJ de Nivelles, à l'instigation de Patrick Van Laethem et avec la participation de RTA. Ce travail a donné lieu, le 7 juin 2013, à un colloque intitulé « Souffrance et désaffiliation chez les jeunes ». Les actes sont accessibles en ligne : www.intermag.be/au-dela-de-lindignation.

évidente, tant dans le sens de la dégradation que dans celui de la reconquête de soi et de son parcours.

La mobilisation de ces deux références sociologiques nous conduit donc à exposer la suite de la manière suivante.

Dans un premier temps, nous nous attacherons à ce qui amène les jeunes au SAS, selon leur propre analyse ; ces éléments constitueront ceux qui nécessiteront une « désintrication ».

Dans un second temps, nous examinerons comment l'action du SAS met en œuvre le triangle de l'intéressement pour reconnecter les jeunes à un projet d'intégration (retour à la scolarité ou à une formation).

Dans tous les cas, nous avons laissé une très large place à la parole des jeunes.

II. CE QUI AMÈNE LES JEUNES AU SAS / DE QUOI FAUT-IL LES DÉSINTRIQUER ?

1. DES DIFFICULTÉS MAJORITAIREMENT SUR L'AXE DE L'INSERTION

UNE DÉFLAGRATION SUR L'AXE DE L'INSERTION PROVOQUE DES RÉACTIONS EN CHAÎNE SUR L'AXE DE L'INTÉGRATION : « TU PARS EN VRILLE » (ARTHUR)

Plusieurs témoignages évoquent ce cas de figure, où le parcours scolaire du jeune se déroulait normalement jusqu'à ce qu'un événement qui se déclenche dans la sphère socio-familiale vienne tout bouleverser.

C'est ce qu'a vécu Arthur. Il explique ainsi pourquoi il est arrivé au SAS.

« J'ai décroché les cours à partir de la sixième primaire où j'ai quand même passé mes examens et j'ai eu mon CEB haut la main, quand même.

Puis, tout a commencé à partir de la première secondaire, où j'ai commencé mes examens, j'ai foiré mes examens et je n'ai plus été, j'ai recommencé une [première S], là, je n'ai même pas fait les examens et j'ai décroché aussi, et c'est à partir de ce moment-là que je suis tombé en décrochage au SAS.

Et tu connais la raison pourquoi tu décrochais, puisque tu as très bien fait ton CEB ? Tu t'expliques comment ça se fait que tu as commencé à décrocher tout-à-coup ?

S'il y a moyen de ne pas enregistrer juste ça, de mettre sur pause ? »

Hors micro, avec beaucoup de franchise et de pudeur à la fois, il nous explique le drame familial qui a tout déclenché et qui l'a, dit-il, fait « partir en vrille ». Drame qui s'est doublé du divorce de ses parents, alors qu'il commençait à sortir la tête hors de l'eau.

« Sachant que la première secondaire, normalement le premier degré on ne peut pas changer d'école, ben moi, exceptionnellement, j'ai pu changer d'école à ce moment-là.

Et ça n'allait pas non plus.

Ça a été au début, et tout, mais après ça n'allait plus.

Et tu expliques pourquoi ça n'allait pas ? Tu n'étais pas suffisamment soutenu, ou tu en avais marre, plus envie ?

J'en avais marre, plus envie, puis après, il y a eu en plus le divorce de mes parents, donc je n'avais de nouveau plus envie. Ça a de nouveau fait que ça a fait tout un chamboulement, et que ça c'est de nouveau complètement effondré. »

Julie parle aussi d'effondrement.

Elle a toujours été le souffre-douleur des autres, dans et en dehors de l'école.

« J'ai eu un décrochage scolaire à cause d'une phobie scolaire et sociale, et d'une pression. J'arrivais plus à... je pouvais plus aller à l'école en fait, je sais plus exactement... enfin si, je sais pourquoi c'est arrivé. Je supportais plus... en fait, j'avais vraiment une mauvaise vie chez moi mais en même temps à l'école, j'allais pas bien non plus je veux dire. On se foutait toujours de moi ou euh... c'était toujours sur ma tronche. Je sais pas ce que j'avais fait pour mériter que tout

le monde se foute de moi comme ça mais c'est arrivé et euh...j'ai eu ça très jeune je veux dire. [...] j'avais une psy à ce moment-là. J'allais tellement mal qu'ils m'ont fait « tu vas au SAJ ». Parce que ça allait mal avec mes parents, mes parents comprenaient pas ce qui se passait et le SAJ a su nous expliquer. En plus de ça, on avait des soucis d'argent, et c'était vraiment tout accumulé en même temps. Le SAJ me prenait moi, donc ils m'ont fait « on va vous payer ça et comme ça vous vous occupez de vos problèmes ». Sinon, ils savaient pas me payer tout ce que je devais faire et c'est clair que ça m'a pas mal aidée. [...]

J'ai toujours dit que moi j'aime bien aller à l'école en soi, apprendre j'aime bien. Mon problème, c'est pas ça, mon problème c'est avec les gens. J'arrive pas à me faire d'amis, j'arrive pas à aller chez eux. Ou dès que je vais vers eux, je commence à paniquer. C'est mental, hein. C'est juste que j'avais peur des gens et ils m'ont fait « Va là-bas [au SAS] et tu trouveras peut-être un truc qui te plaira ». Parce que en plus, j'avais... je veux dire, comme tout ça se répercutait sur mes notes, j'étais en générale, je suis descendue en techniques, c'est comme ça que j'ai fini aux Beaux-Arts et puis là j'ai commencé de nouveau à descendre. En fait, au début, ça allait très bien et j'ai commencé à avoir des problèmes. »

C'est le SAJ qui oriente Julie vers le SAS. « Donc, on s'est dit « trouve-toi un truc que tu aimes bien ». Comme j'aimais bien l'équitation et tous ces trucs-là ça, à l'époque, ils m'ont dit qu'ils pouvaient m'aider ici [au SAS] à trouver quelque chose de plus précis. »

Le parcours de Julie montre à quel point la co-production des deux axes, tant dans sa propre vie que dans celle de ses parents, la pousse inexorablement vers le bas. Une très mauvaise situation financière de la famille a des répercussions sur l'entente familiale, alors même qu'elle a, depuis longtemps, développé une peur des autres ; ses difficultés sur l'axe de l'insertion, dues à cette phobie, l'isolent tant sur le plan social que sur le plan scolaire. Le collectif l'effraie, et sa frayeur se sent, excite les autres élèves à la rejeter ; c'est en tout cas ainsi qu'elle le ressent, qu'elle le suscite peut-être même involontairement. Ses capacités intellectuelles ne sont nullement en cause (elle a même fait un test de QI afin de s'en assurer, test tout à fait concluant), mais elle va de dégringolade en dégringolade :

« Oui, je me souviens que quand j'arrivais dans une école, peu importe où j'allais... je veux dire, j'en ai fait 7 je crois. Mon premier trimestre se passait super bien, j'avais des notes tout à fait correctes, et puis doucement, tout dégringolait, ça allait pas dans le bon sens et on savait pas trop pourquoi. Enfin, moi je savais pourquoi. Donc voilà. »

Maxim résume en une phrase le problème-type rencontré par beaucoup de jeunes, et la brièveté de cette phrase met en exergue la force de la co-production des axes de l'insertion et de l'intégration :

« En fait au début c'était des difficultés avec ma famille, mes parents ils sont divorcés et tout ça. Et puis ils ne s'occupaient pas de moi du tout en fait, j'étais à l'école et j'ai eu un petit problème avec mon directeur, et c'est depuis ce jour-là qu'ils ont pris mon dossier en main. »

UNE RÉACTION CENTRIPÈDE :

LE REPLI SUR SOI « À NE RIEN FAIRE ET À DÉPRIMER » (KAYLIE)

Chez les filles interrogées, on constate une forme de fuite sociale. Elles s'enferment à la maison. Irem explique la phobie scolaire qu'elle a développée et sa manière de réagir « Parce que moi c'était plus une phobie scolaire que j'avais, les autres je ne sais pas si c'était aussi ça ou si c'était autre chose. (...) C'était plus par rapport aux problèmes familiaux qu'il y avait à la maison. Je préférais rester à la maison. Et je ne me sentais pas à l'aise non plus dans l'école où j'étais, c'est vrai. »

Irem s'est inscrite deux fois au SAS car elle n'est pas venue après la première inscription

« **Et vous savez pourquoi vous êtes quand même venue vous inscrire ?**

J'en avais marre de rester à la maison. En fait je voulais me prendre plus en main, parce que je ne pouvais pas rester comme ça. En plus j'étais encore petite, j'allais faire quoi ? Attendre mes dix-huit

ans et travailler ? Ce n'était pas... je n'aime pas ».

Julie : « Rien faire me dérangeait pas à l'époque. Mais rien faire et être mal, c'est pas vraiment la même chose. Je veux dire, quand on est chez soi, et puis tout ce qu'on trouve à faire c'est penser à ce qui s'est passé, penser « putain, j'aurais dû faire ça », « pourquoi j'ai laissé faire ça ? ». Être bouffé par les remords, c'est pas vivable, quoi. Puis, en plus, il y avait mes parents qui étaient à côté de moi et moi j'avais du mal en les voyant, je me disais « mais qu'est-ce que je fais ? », quoi ! »

Kaylie, phobique comme Julie, a décroché pendant deux ans avant d'arriver au SAS. Elle vivait mal une ambiance difficile à l'école ; très sensible aux jugements, aux critiques, elle supporte très mal les groupes et passe son temps chez elle, à ne rien faire. Lorsqu'on lui parle de Seuil, elle réagit d'abord peureusement : « Et bien en fait c'est ma psychologue qui m'a parlé de Seuil, et je me disais « Non ! je vais me retrouver avec des jeunes !!! ». Enfin je me suis dit que ça allait être la même ambiance qu'à l'école où je vais me faire juger, critiquer et tout ça. [...]

En fait, c'était soit ça [le SAS], soit je restais chez moi à ne rien faire, et rester chez soi c'est vraiment déprimant. C'est chouette le premier mois parce qu'on se lève à midi, on fait ce qu'on veut mais après ce n'est pas chouette du tout. Donc voilà, c'est pour ça qu'on m'a conseillé de venir ici.

Et s'il n'y avait pas eu le SAS ?

Là je pense que je serais toujours chez moi à ne rien faire et à déprimer. Vraiment je pense que le SAS est bien ce qui m'a permis de me remettre dans le bain on va dire. Donc ça c'est vraiment cool. »

UNE RÉACTION CENTRIFUGE :

LA SOCIALISATION PAR LES PAIRS EN MILIEU EXTRASCOLAIRE

« J'AVAIS DES FRÉQUENTATIONS PEU FRÉQUENTABLES » (LAARAJ)

Certains jeunes qui sont passés par le SAS analysent avec beaucoup de lucidité ce qui les a détournés de l'école. Des soucis familiaux, de l'ennui à l'école, et on se met chercher des échappatoires dans la rue, auprès d'autres jeunes. La bande de potes comme mode de socialisation sur l'axe de l'insertion devient alors un frein pour celui de l'intégration. C'est surtout chez les garçons interrogés que cela se rencontre.

Laaraj : « Je vais dire... si je n'aurais pas eu de problèmes familiaux, je ne serais pas allé au Seuil. Ça, oui. Le divorce de mes parents, que j'ai trouvé un peu plus de liberté, parce que mon père est parti, donc... j'ai 15 ans, je suis un peu immature, donc je voulais prendre le temps de disposer de moi-même, et malheureusement je suis parti du mauvais chemin, j'avais des fréquentations peu fréquentables... et voilà, le Seuil a réussi à m'ouvrir un peu les yeux. »

Pour Markel, brosser est même devenu un jeu dans lequel il se trouve un mode de dignité.

« Je brossais. Il y a même des amis à moi, mais pas du quartier mais c'était des autres, des grands qui appelaient, qui étaient majeurs, et alors ils faisaient « Oui, je suis son grand cousin, ou son parrain, il ne sait pas venir à l'école ».

Qui donnaient les excuses ?

Et vu qu'il était majeur, c'était réglé. Ou soit on achetait des certificats mais alors ça c'est plus courant maintenant, on achète des certificats pour, allez, deux semaines, un mois. Il y en a qui font ça pour six mois mais alors là ça coûte trop cher et ça ce n'est pas possible. Mais bon, moi je n'ai jamais donné d'argent pour des certificats. Moi j'ai dit « Moi je brosse, si on me crame j'assume ». Mais ça c'est peut-être mon gros défaut. Comme les éducateurs ont dit « Ma qualité c'est que quand je brossais ou quoi, je ne cherchais pas d'excuse après ». Je disais « Non, j'ai brossé ».

« C'est la vérité, j'assume. » ?

Ils ont dit « Tu es un des seuls qui dit ça comme ça cash ». Je fais « Mais qu'est-ce que vous voulez,

que je vous baratine, que je m'excuse, que je vais baratiner à un autre prof ou à Untel ». Moi je n'en avais rien à faire et je disais « J'ai brossé, j'ai brossé, j'assume et j'assumerai le jour de renvoi ou quoi ». Après, après c'est différent. »

Maxim n'allait plus du tout à l'école dès ses 14 ou 15 ans.

« Et qu'est-ce qui fait qu'à un moment ça n'a plus été l'école ? »

Franchement pour dire la vérité, j'ai commencé à habiter dans une cité, et dans les cités on est plus... autrement. On est là avec les amis dehors jusque deux-trois heures du matin et tout ça, tout le bazar. Et puis le lendemain matin on ne savait plus se réveiller pour aller à l'école.

Donc l'école ne correspondait plus à ta vie, à ce que tu faisais ?

Aussi, et je n'aimais pas rester assis pendant huit heures, c'était un truc impossible aussi (...).

Et tu étais en quelle année quand tu as décidé d'arrêter ?

Franchement, c'est parti un peu en vrille à partir de ma sixième primaire.

[...] En fait j'étais trop petit, j'avais quatre ans. Et puis j'ai commencé à habiter chez ma mère jusque l'âge de deuxième ou troisième année, je ne sais plus trop. Et puis c'est là que j'ai été habiter chez mon père. Et comme j'étais chez mon père, j'ai suivi les cours comme il fallait. Je suis retourné chez ma mère, et là je suis tombé sur la cité, plus rien d'autre m'intéressait quoi. »

Lorsqu'on lui demande ce qu'il voudrait changer dans sa vie, Maxim répond :

« Dans ma vie à moi personnellement ? Je changerais que j'aurais pris les cours depuis que j'étais jeune. J'aurais compris que la rue ça ne sert à rien de traîner. Il y a un proverbe chez nous « Quand tu t'assois plus d'une heure sur le béton, tu restes collé à vie ». Et puis voilà, c'est ça. On est marqué par la rue en quelque sorte.

Et par le fonctionnement des autres alors ? Quand tu dis « On est marqué par la rue », c'est ceux que tu rencontres dans la rue, il y a un fonctionnement qui s'installe pour tout le monde ?

Pour moi personnellement quand je dis que je suis marqué par la rue, j'ai commencé comme je vous ai dit à partir de ma sixième primaire. Et regardez, encore aujourd'hui je travaille même dans la rue. Alors, j'ai commencé à traîner sur le béton, en restant toute une nuit avec les amis. Il y a des fois qu'on ne dormait pas pendant deux-trois jours. On était là, on restait jour et nuit, on n'allait plus à l'école et tout. Ma mère, c'était une époque où elle commençait à s'inquiéter pour moi quoi. Et puis voilà, c'est dans ce sens-là que je dis qu'on est marqué par la rue. Et la génération qui va suivre ce sera la même chose, enfin pas tout le monde, comment dire, on ne peut pas mettre tout le monde dans un sac, ce sera la même chose. Quand on était petit les grands nous disaient « L'école et tout ça c'est bien, bien, bien ». On n'écoutait pas, malheureusement. Et maintenant quand je vois les personnes qui m'ont conseillé d'aller à l'école, ils m'ont dit « Alors ? ». Je dis « Franchement je n'ai pas deux mots à te remettre » ».

2. DES DIFFICULTÉS MAJORITAIREMENT SUR L'AXE DE L'INTÉGRATION

DES DIFFICULTÉS DE SUBJECTIVATION

« JE TROUVAIS QUE C'ÉTAIT... QUE CE N'ÉTAIT PAS FAIT POUR MOI. » (MIKE)

Dans certains cas, c'est l'axe de l'intégration lui-même qui pose principalement problème, même si des difficultés existent par ailleurs.

Pour certains jeunes, on peut y voir une subjectivation contrariée. Michel Wieviorka a étudié la question des difficultés de subjectivation.

Pour Wieviorka, la définition du « sujet » n'est pas aisée. Il y a bien des manières d'être sujet. On peut être un sujet social (un ouvrier fier de son statut), un sujet religieux (être catholique, musulman, et vivre sa religion), culturel (se sentir européen, se sentir corse), etc.

« Je crois aussi que la notion de sujet pose un autre problème. C'est que quand on dit « le sujet », on a le sentiment qu'on parle de quelque chose qui est défini de manière stable une fois pour toutes, ça marche ou ça ne marche pas, mais ça existe. Les réalités c'est que les choses ne sont jamais comme ça. On voit qu'il y a des personnes qui sont capables d'actions à certains moments et qui ne le sont pas à d'autres moments. Qui sont « très sujet », si je peux dire, à un moment et « très peu » à d'autres. »¹⁵

Ces différentiels dans la construction du sujet relèvent, selon Wieviorka, d'un processus, grâce auquel le sujet se construit et construit dans la foulée sa capacité à l'action (c'est alors un processus de subjectivation), ou à cause duquel il se déconstruit et où il est de plus en plus privé de sa capacité d'action (c'est un processus de désobjectivation).

« Le sujet, pour nous, ne procède ni de droits politiques, ni d'une contestation au sein d'un rapport social de domination, comme celui dans lequel s'est construit le mouvement ouvrier face aux maîtres du travail, ni d'une communauté, quelle qu'elle soit. Il est en amont d'éventuelles appartenances, en amont de l'action, il est une exigence, la possibilité de produire sa propre existence. C'est un rapport de soi à soi, une visée, une virtualité, qui se réalise, ou non, à travers ce qu'on peut appeler la subjectivation. »¹⁶

Wieviorka a étudié les différents types de processus de désobjectivation et les effets qu'ils peuvent avoir sur les individus. L'une de ces formes est ce qu'il a nommé le « sujet flottant ou empêché ». Il s'agit d'une personne qui ne manque pas d'atouts pour passer du statut de sujet à celui d'acteur, auquel il aspire, mais qui s'en trouve empêché par toute une série de mécanismes ou de conjonctures. Il se met alors à flotter, incapable de trouver du sens à son existence.

PLUS D'UN JEUNE AYANT FRÉQUENTÉ LE SAS DÉCRIVENT UN MAL-ÊTRE, UNE IMPRESSION DIFFUSE DE NE PAS ÊTRE À LEUR PLACE, UNE DIFFICULTÉ À SE TROUVER. ILS SONT DES SUJETS FLOTTANTS. C'EST COMME SI, POUR EUX, RIEN N'ÉTAIT CLAIR NI POSSIBLE.

Orienté par le SAJ, Bernard a décidé lui-même d'aller s'inscrire au SAS, à 16 ans, contre l'avis de sa famille, car, pour lui, il n'était plus possible à ce moment d'aller à l'école ; il peine à expliquer ce qui clochait. Il n'étudiait guère, mais ses notes étaient correctes. « Honnêtement je pense que je ne sais pas encore vraiment ce qui s'est vraiment passé, mais je pense que c'était surtout un problème de confiance en moi, du regard par rapport aux autres et tout ça. Je pense que ça vient de là, je pense que c'était peut-être le déclencheur. Et puis moi-même de moi-même j'ai peut-être aussi, ça n'a pas empêché les choses après, mais je pense que vraiment le déclencheur c'était vraiment un manque de confiance en moi. »

Mike explique qu'il s'est laissé entraîner par les adultes concernant les choix de filières scolaires : « je ne savais pas dire stop au bon moment. Je ne pouvais pas dire mon mot aux autres. Et du coup je me suis laissé aller à ce que les autres m'ont dit de faire. D'ailleurs, je regrette énormément. Parce que j'aurais préféré continuer les cours dans une école et les terminer.

En générale tu veux dire ? Tu étais en générale ?

Non, je passais en professionnelle, mais je voulais faire quelque chose pour... parce qu'on peut aussi

15 Interview de Michel Wieviorka, asbl RTA, *Intermag.be*, 2013, www.intermag.be/michel-wieviorka-subjectivation-et-violence.

16 M. Wieviorka, *La violence*, Paris, Eds. Pluriel, 2012, p. 286.

repasser en technique avec l'école - je voulais faire ça, mais bon... je me disais que j'étais con, que je n'avais pas vraiment de tête pour les études, alors que si, en fait. Et voilà. »

Mike arrive au SAS en seconde année « qui elle aussi allait très très mal », orienté par son école. « Oui, c'était les profs, le directeur, le centre PMS qui m'ont dit « ce serait bien pour toi », à l'époque je disais « oui, d'accord », mais surtout je voulais essayer. Je suis quelqu'un de très curieux, donc voilà. ». Il essaye donc, aime tout ce qu'on lui propose, puis tente le retour à l'école. « Mais après quand je suis retourné à l'école, je suis resté sage pendant deux semaines et ça a été rebelote.

Comment tu peux expliquer ça, c'était différent ici par rapport à l'école ? Ce n'était pas assez long, peut-être, ton séjour ici [au SAS] ?

Non, ce n'est pas ça. C'est que moi, en fait, je suis quelqu'un qui ne peut pas rester assis. Je ne peux pas rester assis pour écouter un cours, je préfère étudier par moi-même, j'ai toujours été assez autonome, depuis tout petit j'ai toujours été comme ça. Mais ce petit moment-là je l'avais carrément oublié pendant une petite période, donc je faisais un petit peu n'importe quoi, c'était ça. » Il continue donc à se chercher, toujours avec curiosité, mais sans grand succès.

« A ma troisième année secondaire, ça n'allait pas du tout en fait à l'école et du coup j'avais décidé de faire des formations dans la vente, que j'avais aimé, mais après plus trop parce que je trouvais que c'était... que ce n'était pas fait pour moi. Les profs rabaissaient les élèves en classe, « bonjour, aujourd'hui on va faire un petit récapitulatif sur « les périmètres des carrés » ; je me suis dit ce n'est pas fait pour moi ça, du coup j'avais arrêté, et je me suis lancé à faire les cours à distance. »

Laaraj estime que l'école ne voit que ce qui ne va pas et ne soutient pas les jeunes en recherche d'eux-mêmes.

« Quand ça ne va pas, ils te lâchent la chose, le dossier classé et hop on remballé et - dossier disciplinaire et voilà. Il faut aller chez le PMS. C'est toujours les jeunes qui doivent bouger, c'est dommage, je trouve, et... voilà.

C'est ce qui t'es arrivé ?

Oui, heureusement j'avais une prof qui a su me motiver d'aller au PMS, et on va dire que grâce au PMS, ils m'ont aidé. Non, l'école... franchement une école qui est derrière un jeune, il faut qu'on me la montre ! C'est vrai. »

CERTAINS JEUNES FINISSENT PAR DEVENIR DES SUJETS EMPÊCHÉS, NON PAS PARCE QU'ILS NE SE TROUVENT PAS, MAIS AU CONTRAIRE PARCE QU'ILS SE SONT TROUVÉS, QU'IL SAVENT CE QU'ILS VEULENT ET CE POUR QUOI ILS SONT FAITS (OU À TOUT LE MOINS CE POUR QUOI ILS NE SONT PAS FAITS), ALORS MÊME QUE LEUR OBJECTIF EST POUR LE MOMENT INACCESSIBLE.

A 14 ou 15 ans, en 3^e année - qu'il redouble -, Antoine se retrouve au SAS. Il a toujours rêvé d'être sportif professionnel, de faire du basket. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi.

« Mais ma première troisième j'ai été élève libre, donc ils m'ont renvoyé, mais c'était parce que mon directeur avait été malhonnête aussi. Et puis après j'ai été à [une autre école], et là je me suis fait renvoyer après deux mois pour une grosse connerie, un bête truc. Et du coup à ce moment-là personne ne m'acceptait donc je suis venu au Seuil. Après le Seuil en fait je voulais absolument aller dans une école de basket, mais à ce moment-là j'ai eu mon truc au genou donc ils n'allaient pas m'accepter. Donc j'ai décidé de faire mon jury à domicile. Je l'ai fait pendant un an mais je l'ai raté. Du coup j'ai encore perdu un an et j'ai été l'année passée en septembre à l'école. [...]

Quand tu dis des mauvaises expériences avec un adulte c'était à travers l'école ?

Oui, avec mes directeurs en fait, parce que j'ai eu pas mal de problèmes. Enfin, ils ont tous été malhonnêtes avec moi. D'accord, je faisais un peu le con mais il ne fallait pas exagérer non plus quoi. Ils se foutaient un peu de ma gueule, donc. Et aussi avec des psy et tout.

Des psy que tu avais rencontrés avant Seuil ?

Oui. À cause de mes problèmes scolaires, mes parents avaient décidé que j'aille voir des psys, etc. Ça

a bien été avec la plupart, mais il y en a certains qui n'arrêtaient pas de me rabaisser en me disant « Tu vas finir à la rue », et « Tu verras si tu ne changes pas de mentalité ». Ils voulaient que je fasse des stages etc., pour changer de mentalité, je n'ai jamais accepté. »

Couz a vécu les mêmes difficultés de comportement, les mêmes litanies d'écoles qui se succèdent sans qu'il y accroche. Comme d'autres jeunes passés par le SAS, il ne supporte pas de rester assis pendant des heures, ce mode d'apprentissage ne lui convient pas.

« C'était ça ton parcours, c'était le fait d'avoir fait plusieurs écoles ? »

Oui, j'ai quand même fait un tas d'écoles depuis que je suis petit.

Depuis que tu es petit.

Oui.

Donc tu as eu le temps d'enregistrer des tas de messages ?

Oui.

Et qu'est-ce que tu en as fait de ces messages en arrivant ici ?

Je les ai enlevés de ma tête et je me suis mis en tête que je préfère faire deux jours d'école et trois jours de taf. Mais moi je ne savais pas que ça existait, et c'est eux [le SAS] qui m'ont dit « Oui, ça existe mais ça s'appelle le CEFA ». Et je suis parti m'inscrire et j'ai déjà fait deux ans là-bas et puis maintenant j'ai arrêté et je travaille. »

Le travail, c'est ce qui motive Couz. Pour des jeunes ayant son profil, l'obligation scolaire jusqu'à 18 ans est un fardeau. Il n'a pas obtenu son diplôme au CEFA (ses problèmes de comportement ont recommencé), mais il a cependant été embauché par son patron de stage et il travaille dans un magasin ; « Ce que j'aime bien dans ce travail c'est que j'apprends sans apprendre. Par exemple les langues, l'Anglais, enfin je ne parle que Français, je ne parle ni Néerlandais ni Anglais ni rien, je ne parle que Français, mais en écoutant les clients, quand ils parlent dans leur langue, j'apprends des mots, quelques mots. Même encore maintenant j'apprends sur les produits que je ne connaissais pas. »

Mégane quant à elle a toujours attendu d'avoir ses 18 ans pour pouvoir travailler. « Parce que moi j'avais dit dès le début : « l'école ce n'est pas pour moi ».

Elle ne l'a pas caché lorsqu'elle est arrivée au SAS, après un parcours scolaire durant lequel on lui a tout fait essayer. « Donc, ils ont essayé de m'en dissuader plusieurs fois, j'ai dit non, non, non, ce n'est pas pour moi ; donc une des éducatrices a commencé à regarder avec moi de plus près le monde adulte, le travail etc., et donc... Moi, quand je suis partie de là, ils savaient que dans ma tête c'était « j'attends mes 18 ans et je travaille, c'est tout ». Ce n'était pas « retourner à l'école ». Mais bon, étant donné que j'avais arrêté à 16 ans, alors à 17 ans j'avais encore une année à faire. »

Aujourd'hui, elle a la perspective d'un emploi sur le lieu de travail de sa belle-mère.

« C'est un travail indéfini, c'est pour toute ma vie. Ça va, c'est chouette. Ça veut dire que ma vie, elle est tracée... ».

Et en attendant elle s'est inscrite dans diverses agences d'intérim

« Actuellement je suis chez Actiris, je me suis inscrite dans des agences intérim, donc parfois quand on me donne un – quelque chose d'une semaine - ben je prends. C'est toujours... »

Par petit morceaux...

Voilà. Mais maintenant [...] je commence en septembre. (...) Bien, je suis contente. Enfin un job ! Et puis même, c'est quelque chose que j'aime bien parce que c'est dans un bureau et c'est comme du secrétariat et c'est quelque chose que j'ai toujours bien aimé.

Vous connaissiez ce travail-là avant ?

Non. Mais je voulais travailler dans un bureau en fait, donc voilà. »

Quand elle s'est inscrite à Actiris, elle devait choisir les types d'emploi qui l'intéressaient.

« Oui, mais moi j'ai mis tout. Étant donné que j'ai ma place en septembre... c'est juste histoire de faire quelque chose ; et en plus, ça me rapporte quand même mon salaire à la fin du mois. »

DES DIFFICULTÉS D'INTÉGRATION PROGRAMMÉE : « DEPUIS QUE JE SUIS PETITE C'EST :
« IL FAUT UN DIPLÔME SINON TU N'AURAS RIEN DANS LA VIE ». » (LEYNA)

POUR CERTAINS JEUNES, LA VOIE DE L'INTÉGRATION EST DES PLUS ÉTROITE, ET S'ILS NE S'Y CONFORMENT PAS, À LEUR CORPS DÉFENDANT ET EN DÉPIT DE LEURS EFFORTS, ILS SE VOIENT DÉCHOIR, SOIT À LEURS PROPRES YEUX, SOIT AUX YEUX DE LEUR ENTOURAGE, ET LE PLUS SOUVENT, AUX DEUX.

A l'école, si l'on sort un tant soit peu de la ligne toute tracée, si l'on trébuche ou qu'on est en difficulté, c'est très vite la stigmatisation qui guette les jeunes. Enfermés (comme leur famille ou leur entourage) dans des stéréotypes concernant la linéarité du cursus scolaire, il leur est parfois bien difficile d'envisager autre chose – qu'on ne leur décrit d'ailleurs pas comme possible, ou alors comme une chute. La voie scolaire est avant tout un entonnoir ; si on n'est pas aspiré dans le tube, si on ne suit pas, on n'est rien du tout, on n'ira nulle part.

Leyna a décroché pour cette raison, alors qu'elle avait presque 18 ans.

« J'ai décroché l'école voilà, parce que j'en avais marre. Je venais de redoubler ma troisième générale science forte. Dans mon esprit c'était toujours vraiment, il faut continuer les générales ; les professionnelles et tout ça c'est pour les bêtes, les formations encore pire. Pour moi c'était vraiment il faut que je termine mes générales c'est comme ça, c'est ce qu'il y a de mieux. Donc voilà, j'ai été découragée quand j'ai doublé ma troisième générale, donc je ne savais pas quoi faire. J'ai été au PMS et ils m'ont parlé de ce service d'accrochage scolaire.

[...] Donc je vous ai expliqué que j'avais doublé ma troisième générale. Redoublé, donc ça veut dire que je venais de la recommencer et je l'ai redoublée, donc on m'a orienté vers le technique. Pour moi déjà c'était un très très gros échec, vraiment au niveau... moralement, c'était vraiment un gros coup parce que voilà, ma vision des choses n'était pas telle. Quand je suis arrivée dans ma nouvelle école technique, moi qui n'avais jamais changé d'école, ça a été vraiment très très difficile. Vraiment difficile au niveau, avec les professeurs, avec les élèves surtout. Et quand je suis arrivée à Seuil, cette vision-là a été, je ne sais pas comment dire ; ma vision ce n'était plus que « Il n'y a que les générales ». J'ai appris que voilà, en technique il y avait ça, ça, en professionnelles, ça, ça, en formation ça et ça.

Que ce n'était pas une ligne droite ?

Voilà, ce n'était pas une ligne droite, il y avait plein de chemins. Plein de chemins qui menaient au même but, il y en avait des plus longs, des plus courts, des plus durs, des plus faciles. Quand je suis arrivée à Seuil voilà, ça a changé ma vision.

Et aussi j'ai commencé à attraper peur de retourner à l'école vers les autres, vers leurs jugements, leurs comportements, enfin oui, voilà. »

Julie a vécu le même chemin de croix.

« Moi je me souviens, quand j'étais en générale, que c'était « si vous foirez, vous allez en techniques, c'est la coiffure ou l'esthétisme ». Ça m'avait fait peur parce que moi j'aimais pas ça, qu'est-ce que tu veux. Qu'est-ce que je fais ? J'ai raté, j'ai fini en techniques. Là ma mère m'a fait « t'iras en techniques », j'ai paniqué, j'ai dit « non, je veux pas aller en coiffure ». Et elle m'a dit « il y a l'art, comme moi, je dessine, va dans l'art ». Donc, j'ai été dans l'art et puis il y a une autre qui a commencé à me faire comme ça « Oui mais si tu va en professionnelles » ; mais il y a quoi en professionnelles ? J'avais déjà peur, moi, j'étais là « qu'est-ce que je vais faire ? ». Je crois qu'on m'avait dit « ceux qui balaient dans la rue » ou ce genre de choses, ça m'avait fait peur aussi parce que moi je me connais, c'est pas le fait de balayer, c'est le froid, j'aime pas le froid. Et au final, voilà, tout ça m'avait fait peur, je ne savais pas quoi faire, dans ma tête, c'était ça, il y avait que ça parce que personne ne nous avait expliqué toutes les autres possibilités. »

Le leitmotiv du diplôme comme préalable nécessaire, mais pourtant pas suffisant, poursuit certains jeunes d'autant plus qu'ils ont sous leurs yeux la trajectoire de leurs propres parents.

Leyna : « [...] depuis que je suis petite c'est : « Il faut un diplôme sinon tu n'auras rien dans la vie ». Parce que voilà, ma mère elle est au CPAS maintenant, elle n'a pas terminé ses études, elle a fait des petits boulots : coiffure, nettoyage et tout ça, mais voilà ça ne mène à rien, ça ne mène vraiment à rien. Pareil, je le vois bien autour de moi, les gens qui n'ont pas de diplôme ; si déjà même quand tu as un diplôme tu as dur à trouver du travail, alors quand tu n'en as pas où tu vas trouver du travail ? Alors vraiment pour moi dans la société où l'on vit c'était vraiment indispensable d'avoir un diplôme, sinon je n'aurais rien été dans la vie, parce que voilà je n'allais pas trouver un mari millionnaire, il faut dire ce qu'il est. »

Antoine : « Eh bien en soi j'ai toujours su que l'école c'était important, qu'il fallait avoir le CESS, etc., sinon on allait être dans la merde plus tard.

C'est ce qu'on t'a toujours dit ? C'est ce que tu as toujours entendu, ça, que c'est important ?

Non, je le savais, ça semblait logique quoi. Le CESS c'est important, même si les études spécialement ne sont pas vraiment, parce qu'on peut toujours trouver du travail, mais sans le CESS c'est encore plus chaud. Par exemple mes parents ils ont fait des études mais leur travail n'a rien à voir avec les études qu'ils ont faites.

Donc tu disais à ce moment-là que les études c'était important mais que ce n'était pas gagné pour autant.

Je n'en avais juste aucune envie en fait. Je m'en foutais. »

L'AXE DE L'INTÉGRATION DANS SA VERSION SCOLAIRE PEUT AUSSI ÊTRE REJETÉ À CAUSE DE SES PROPRES DÉRIVES ET DES ABUS QU'IL GÉNÈRE PARFOIS, EXACTEMENT COMME IL SERAIT REJETÉ, DANS SA VERSION EMPLOI, PAR UN TRAVAILLEUR EXPLOITÉ.

Après son passage au SAS, Julie reprend un parcours de formation.

« J'étais à l'IFAPME pour faire une « étude-formation » dans le but... comment on dit ça ? Pour pouvoir gérer son centre équestre, en fait. J'ai fait ma formation deux ans et puis j'ai arrêté, non pas à cause de « j'en avais marre » mais en fait j'étais hyperexploitée, genre que je travaillais pour moins d'un euro de l'heure, il me gardait... il me fait « tu viens à 8h et tu finis à 17h » normalement et au puis au final, je partais de là à 21h, quoi. C'était pas faisable, alors moi je veux bien et puis j'avais de la route. Je me souviens que j'ai eu des problèmes avec tous les patrons, c'est un truc de dingues. Dernière nous, on était censés avoir une assistante sociale qui nous surveillait, qui n'en foutait pas une, elle me fait « non, c'est normal ». Ok, super, toi tu m'aides pas. On gagnait rien et je me souviens qu'à côté de ça, je devais payer plein de trucs. Moi, par exemple, en équitation, je devais payer. Tu dois te trouver un cheval, tu dois t'acheter ci, tu dois t'acheter ça, t'as besoin de ça, tu dois aller en concours. Attends, moi, j'ai pas cet argent. En plus, ça m'a pété le dos. En fait, c'est un travail super physique et je devais toujours nettoyer les box et au final, à force de faire le mouvement, pencher-debout, pencher-debout, mon dos a craqué, je crois que ma colonne s'est même déviée. Donc j'étais foutue et j'ai fait « tu sais quoi ? Moi je me casse ». Je vais pas continuer à faire ça pour gagner genre 125 balles. Crève. Donc, ça j'ai arrêté. Et c'est là que j'ai décidé de plus rien faire pendant un an. Et voilà.

Donc, tu as fait une nouvelle pause ?

Oui.

Pour essayer de voir un peu où tu en étais ?

Ça m'avait tellement énervée ce truc, je voulais même plus travailler, c'était ignoble. »

III. L'ACTION DU SAS

1. INTERROMPRE LA CO-PRODUCTION NÉGATIVE DES AXES

DÉSINTRICATION : LA PARENTHÈSE « ON MET L'ÉCOLE AU FRIGO » (KAYLIE)

Le cœur de la philosophie du SAS, c'est la mise entre parenthèses de l'école durant la première partie du passage à Seuil. Alors même que la mission des SAS est de permettre une réintégration aussi rapide que possible dans le circuit scolaire ou formatif, la première mesure est donc de lui tourner momentanément le dos. Pas question pour le SAS de faire l'école à côté de l'école, sans en avoir les moyens qui plus est.

La formule a frappé Kaylie :

« Je me rappelle que, je veux dire, la gérante me disait « On met l'école au frigo », et ça j'ai toujours retenu cette phrase « On met l'école au frigo ».

Tant qu'on est ici ?

Oui, voilà. Parfois on ne parlait pas du tout de l'école et puis parfois, je me rappelle d'une activité où on a créé notre propre école. Donc en fait on devait dire combien les profs devaient être payés ; il devait y avoir quoi comme cours, et ça ne ressemblait pas du tout à des cours normaux. C'était super top, on avait bien rigolé ce jour-là je m'en rappelle. »

L'axe de l'intégration purement scolaire, celui qui s'imposait de manière exclusive du simple fait de l'obligation scolaire, est donc mis entre parenthèses pour permettre un travail sur l'axe de l'insertion. C'est la phase « dépaysement », résolument axée sur le collectif, même s'il est toujours possible pour des jeunes qui ne se sentent pas prêts de ne pas intégrer immédiatement le collectif mais d'être suivis individuellement. La phase suivante, dite de « repayement », met l'accent sur l'axe de l'intégration ; le mode de fonctionnement s'inverse, au profit des individualités et dans une visée de réintégration scolaire, quelle qu'elle soit du moment qu'elle « colle » au jeune.

Arthur nous explique le système.

« Et il y a deux périodes à Seuil. Il y a la période « entre groupe », où c'est avec tous les jeunes, pour se rattraper et tout ça, que ça se passe, beaucoup d'activités. Et puis quand il commence à se sentir bien, là il part dans un autre service, enfin toujours le même avec les mêmes éducateurs, mais un autre système où, là, c'est vraiment que pour lui. Que pour s'occuper de son avenir plus tard. Voir pour commencer une inscription à l'école, se renseigner, vraiment que pour lui. Il voit moins souvent les jeunes, il les voit encore, mais il a complètement un horaire différent. C'est un horaire à lui.

[...]

Tu disais qu'il y avait deux sortes de périodes, une période en groupe et l'autre individuelle. Qu'est-ce que tu penses de ce système-là ?

Que ce n'est pas mal, quand même. Pour que tout le monde... le système « première période » c'est pour que le jeune se remette en confiance avec les jeunes, il fait des activités ; une fois qu'ils voient qu'il est vraiment bien en confiance et tout ça, qu'il a retrouvé confiance, on le fait passer dans le système individuel pour qu'il voie plus pour son avenir, on va dire, c'est un peu plus de paperasse, c'est un peu moins de loisir, mais c'est un très bon système, pour moi.

Tu en étais vraiment satisfait ?

Oui. Parce que bon, de temps en temps, quand on le demandait, d'une fois souffler et de refaire

un truc avec le groupe, ils ne disaient pas « non », non plus, on le faisait aussi. On n'était pas constamment sans le groupe. Des fois, on faisait encore avec eux ; on les voyait peut-être deux fois sur la semaine. Et trois jours la semaine, on ne travaillait que pour le jeune.

Et c'était progressif, alors, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on passait d'un système à l'autre ? Ce n'est pas du jour au lendemain, c'est progressivement, à chaque fois, petit à petit.

Et donc, tous les jeunes ne sont pas prêts en même temps ?

Non. [...] Et maintenant, aussi, si le jeune veut commencer sans le groupe parce qu'il le préfère, ben il peut aussi, avant de s'intégrer au groupe, c'est le choix de chacun. Ils font toujours en sorte de faire **pour** le jeune. Pour que le jeune se sente mieux, ils vont suivre le système où le jeune se sent mieux.

Et ils arrivent à gérer ça ? Parce que ce n'est pas évident quand même, de s'adapter toujours aux situations ?

Ils arrivent à le gérer, à trouver du temps donc ça va. Après, c'est eux qui savent s'arranger, ça, ce n'est pas nous, mais ils y arrivent à chaque fois. »

Interrompre la co-production négative des axes de l'intégration et de l'insertion implique-t-elle de « mettre l'école au frigo » ? Tous les SAS ne fonctionnent pas de cette manière, et rien dans la législation n'indique comment s'y prendre. Ce que Seuil a choisi de faire, c'est de tenter d'alléger une contradiction : celle entre les aspects protecteurs et émancipateurs d'une législation (l'obligation scolaire, qui garantit qu'aucun jeune ne peut être privé de scolarité, quelles qu'en soient les raisons), et ses effets « secondaires » éventuellement destructeurs.

Dans une étude sur les NEET (les jeunes de 16 à 25 ans qui ne sont ni aux études, ni en formation, ni à l'emploi) que nous avons réalisée pour l'OEJAJ¹⁷, nous avons constaté, au départ des témoignages de ces jeunes, que le besoin de faire une pause peut à certains moments être tout à fait essentiel. Notamment, lorsque la co-production des axes s'est enclenchée dans un sens négatif. Nous avons montré, dans cette recherche, que la tendance du « tout à l'intégration » en matière de politiques sociales (par exemple la logique d'activation des chômeurs) était une erreur stratégique majeure, et qu'un investissement de soutien à l'axe de l'insertion pourrait être plus bénéfique.

En matière de scolarité, la même dynamique négative sur les deux axes peut également nécessiter une pause, afin de donner la priorité aux processus de subjectivation.

Et cette subjectivation sera recherchée par le SAS au départ des deux axes (insertion et intégration), mais pas dans leur version contrainte, et pas sous la forme de la culpabilisation. C'est dans une forme d'enchevêtrement des deux axes qu'on cherchera l'équilibre, tantôt en mettant l'un en exergue, tantôt en favorisant l'autre, mais en tout cas en mettant le jeune à l'abri de ce qu'il subissait tout en le poussant à se découvrir et à se réaliser.

Le vécu de Julie nous indique comment la coproduction des axes de l'insertion et de l'intégration, si elle a été nuisible à la descente, fonctionne aussi à la remontée, et que c'est ce basculement qui a pu se produire au SAS. Son problème à elle était un décrochage scolaire dû une phobie des autres (requalifiée, sans doute improprement, de phobie scolaire). On avait déjà tenté de l'aider sur ce point, mais en s'y focalisant de manière individuelle, et aussi exclusive : elle avait eu des psychologues pour s'occuper de son mental, des enseignants pour se préoccuper de sa scolarité. Sans succès. C'est en ouvrant une troisième voie que le SAS lui a permis de reconnecter les deux axes.

17 *Qu'ont à nous apprendre les « NEET » ? Fragments d'une enquête qualitative auprès de « NEET » (Young people Not in Employment, Education ou Training), soit des jeunes qui ne sont ni en emploi, ni aux études, ni en formation. Recherche commanditée par l'Observatoire de l'Enfance, de la Jeunesse et de l'Aide à la Jeunesse, asbl RTA, septembre 2013 – en ligne sur le site de l'OEJAJ, rubrique « mieux connaître les enfants et les jeunes » : www.oejaj.cfwb.be/index.php?id=11412 ; pdf : www.oejaj.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&file=fileadmin/sites/oejaj/upload/oejaj_super_editor/oejaj_editor/pdf/FinalNEET.pdf&hash=bf86828b64bf54602846c265c607685aa50aedff.*

« On peut dire que c'était un séjour positif au SAS ?

Ah oui, moi en tout cas, ça l'était.

C'est un séjour qui a changé des choses ?

Oui, beaucoup. Déjà, je me suis ouverte aux gens et, grâce à ça, j'ai su... bon, je sais que j'avais de l'aide sur le côté **mais le fait que je fasse les deux en même temps, d'office ça m'a débloquée.** Parce que je ne pouvais pas non plus prendre des conseils d'une autre association... enfin, c'était pas une autre association, c'est des pseudo-psys qui viennent nous faire comprendre des choses, nous aider, quoi. Et je sais que si j'avais fait ça à côté mais sans sortir de chez moi, sans voir personne, je sais que j'allais absolument rien faire. Comme j'ai déjà fait « Oui, c'est bien, j'écoute ce que tu me dis, mais je ne vais pas sortir, je ne vais pas faire ce que tu m'as demandé ». Donc, le fait que je fasse ça en plus et que je puisse essayer de mettre en pratique ici, ça m'a déjà aidée. J'ai eu moins peur, justement de ce qu'étaient les cours et tout ça, parce que je me suis dit que c'est cool, il y avait plusieurs trucs, j'avais pas spécialement besoin de paniquer même si, bon, je paniquerai toute ma vie mais... En fait, ils nous faisaient faire tellement de choses, d'ailleurs je ne me souviens pas de tout, qu'en 3 mois, j'ai fait plus que tout ce que j'avais fait avant. C'était vachement intéressant parce que en testant tout ça, on a pu faire plusieurs choses et on a su un peu mieux se situer nous-mêmes, je dirais, c'était plutôt pratique. »

2. SUR L'AXE DE L'INSERTION : RENVERSER LA VAPEUR

DÉSINTRICATION :

DÉS-INTÉRESSER DES ÉLÉMENTS DÉLÉTÈRES POUR INTÉRESSER À DES ÉLÉMENTS POSITIFS

Pour certains jeunes, c'est sur l'axe de l'insertion que des sirènes de mauvais aloi se font entendre. Pour Viktor et Markel, une appartenance forte avec le monde de la rue faisait partie du problème, et le passage au SAS a permis de rectifier le tir, au moins en partie.

Viktor : « Franchement, je crois que si je ne serais pas venu ici, je serais toujours dans la même galère qu'avant. J'étais toujours dans la rue. Parce que quand je suis venu ici j'ai commencé à moins traîner dans la rue et moins traîner avec mes potes. Et petit à petit j'ai vu la vraie facette de mes potes, parce qu'ils commençaient tous à m'insulter.

Parce que tu venais ici ?

Non, parce que je ne venais jamais les voir, je ne traînais plus dans la rue. On m'appelait poucave, ça veut dire balance, et des trucs comme ça. Moi j'ai fait « Tu sais quoi, allez tous vous faire foutre ».

Parce que tu avais fait alliance avec les institutions, pour eux, et que tu n'étais plus avec eux ?

Je n'étais plus avec eux, j'étais leur ennemi, on va dire ça.

Tu les as revus depuis ? Tu en as reparlé avec eux ou... ?

Eh bien la dernière fois que j'en ai vu un, je me suis battu avec. Parce qu'il a commencé à m'insulter, je me suis énervé et je lui ai donné une droite, et puis voilà c'est parti en vrille. »

Pour Markel, fréquenter le SAS était presque chose honteuse aux yeux de ses anciens amis, et il se cachait. Lors d'une activité à la gare centrale organisée par le SAS, il panique.

« Il y avait quand même l'opération Thermos. Donc ça signifiait qu'on devait aller donner à manger aux SDF, parce qu'à la gare centrale ; moi je m'étais dit « Je n'ai jamais fait ça et je ne me vois pas faire ça ; s'il y a un pote à moi qui passe, un grand, eh bien, je vais me faire shooter ». En fin de compte on a fait, on a fait et chaque fois moi je me mettais au fond, quand je voyais un groupe de jeunes passer au fond, je commençais à mettre les gobelets et tout, parce que je me disait ouille,

ouille, ouille, s'il y en a un qui me connaît il va...

Pourquoi, c'était un peu la honte ?

Eh bien non, à ce moment-là j'étais encore plus sur une réputation « Oui j'ai une réputation à tenir », un gars qui tient à son image et qui ne veut pas trop. Mais par après à la deuxième opération [Thermos] je n'en avais rien à faire parce que tout le monde savait que j'étais au SAS, les grands le savaient aussi.

À l'école ?

Non, tout ce qui est les amis.

Ceux qui vous connaissent en dehors. Donc au début vous n'en parlez pas en fait ?

Non. [...] Il y a certains amis qu'on fréquente qui eux n'aiment pas trop les genres SAS ou école ou n'importe. C'est plus ceux qui veulent n'en faire qu'à leur tête ou qui vont faire...

Se démerder seul ?

Se démerder seul, mais bon c'est aussi un avantage mais c'est aussi un défaut ; il y a un moment où il va être d'office bloqué et il va devoir se retourner sur qui ? Soit sur nous [les pairs], soit sur ses parents. Mais bon. »

Markel explique ce qui contribue, au sein du SAS, à pouvoir se détacher progressivement de cette gangue.

D'abord, il y a des règles qui prévalent à l'acceptation de certains jeunes au SAS.

« Et, mais ça c'était strict ici, on ne peut pas être en même temps que des amis à nous ou des amis de la même école ou de la même classe, parce que sinon ça va être trop simple, on va rester à deux peut-être et puis s'il y en a un du groupe qui commence à s'énerver contre un ami, eh bien à ce moment-là on risque de se dire...

Faire clan ?

Oui. « Ah, toi tu cherches la tête à mon ami, bam, moi je n'en ai rien à foutre de toi ».

Donc la règle dans le groupe c'est que personne ne doit se connaître avant d'arriver dans le groupe ?

C'est mieux, c'est plus chouette en fin de compte ; on fait de nouvelles rencontres. »

Ensuite, un encadrement protecteur se met en place, qui permet de se confier.

« Dès qu'on arrive dans le collectif si on veut, on est toujours, en gros dès qu'on arrive ici on est entouré d'éducateurs. Donc ça dès qu'il y a un souci à l'extérieur ou quoi, on peut en parler ici. Mais bon, il faut déjà savoir en parler parce qu'il y en a maintenant qui se disent « Oui, en parler c'est quand même balancer ». Oui, mais si on commence à rester sur ces cas-là, enfin sur cette décision-là. Maintenant moi j'en ai raconté à mes éducateurs, mais sans nécessairement être obligé de dire le nom des personnes, j'ai juste expliqué. »

RÉINTRICATION :

CRÉER UN GROUPE-SUJET PLUTÔT QU'UN GROUPE ASSUJETTI

On doit à Guattari une différenciation entre les deux types de groupes. Le groupe assujetti est déterminé par une loi externe (par exemple les contraintes qui pèsent sur l'institution) ou soumis à sa propre loi interne (la lutte pour le pouvoir) ; au contraire, le « groupe-sujet » est un groupe qui met en place des fonctionnements transversaux qui tentent d'échapper à trop de verticalité (un pouvoir étouffant par exemple, une hiérarchie toute-puissante) ou trop d'horizontalité (les rapports de force qui peuvent traverser un groupe, le contrôle par les pairs, etc.).

Il ne suffit pas de proclamer la démocratie ou d'en singer les fonctionnements pour créer un groupe-sujet. C'est une alchimie difficile à réaliser. A entendre les témoignages des jeunes, le Seuil y est parvenu pour un certain nombre d'entre eux.

Pour quasiment tous les jeunes interrogés, le *groupe* (complet ou réduit) est un élément essentiel. Ils sont plusieurs à avoir dans leur parcours une relation conflictuelle avec l'entité 'groupe' en tant que telle.

Cette relation conflictuelle, qui était leur bagage en arrivant à Seuil, se décline notamment comme suit : « Afin de préserver mon intégrité physique/psychologique ou sociale, le groupe est :

- ce qui doit être conquis
Markel : Non, moi j'étais sur mon petit monde en train de me dire « Je vais venir ici, on va se souvenir de moi, je suis déterminé » ;
- ce qui doit être intégré (sous forme de participation dépendante, comme la décrit Touraine, avec l'obligation de s'intégrer à un ensemble sur lequel on ne pourra pas peser)
Julie : Il y en a beaucoup qui étaient ici juste parce que... comment dire ? C'était ça ou ils avaient plus rien, en fait. C'est clair que ça fait un peu peur quand on annonce ça à un gamin. Donc on se dit « je vais y aller quand même » ;
- ce qui doit être évité
Viktor : Il n'y a pas de confiance dans une école. Moi je dis qu'il n'y a pas de confiance. Moi dans une école je préfère rester dans ma bulle, quoi.
Kaylie : En fait c'est ma psychologue qui m'a parlé de Seuil, et je me disais « Non ! je vais me retrouver avec des jeunes !!! ».

LES JEUNES QUI TÉMOIGNENT DE CET ÉTAT D'ESPRIT LORS DE LEUR ARRIVÉE AU SAS EXPLIQUENT COMMENT ILS ONT DÉPASSÉ CETTE POSITION GRÂCE À L'OUVERTURE DU GROUPE LUI-MÊME, QUI FAIT PARTIE INTÉGRANTE DU DISPOSITIF D'ACCUEIL DES NOUVEAUX.

Pour contribuer à ce qu'un groupe soit réellement sujet, il faut en permettre les conditions.

LA TAILLE DU GROUPE, PERMISE PAR L'AGRÉMENT, joue un rôle favorable, en opposition aux grandes classes scolaires, comme le pointe Mégane : « **Au début vous dites que ça n'allait pas très bien pour vous avec le groupe, mais qu'après ça a été, qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a eu de la confiance ? C'est à travers les activités que vous faisiez ensemble, ou... ?** Oui, et puis même, le temps que je passais là-bas, j'y étais quand même tous les jours, donc... et puis, on était toujours en groupe, donc. En fait ce n'est pas comme une école. Une école, il y a vraiment plein de gens (**en plus de la classe ?**) Voilà. Là, c'était comme si il y avait vraiment une seule classe, et même pas, parce qu'on était quoi... 12 ? C'était plus facile d'apprendre à connaître les uns les autres etc. ». Julie l'explique également : « on n'était même pas 15. Le fait qu'on soit en petit groupe comme ça, c'est d'office plus facile. Parce que je crois qu'on a dû se supporter 3 mois et c'est que, en 3 mois, si tu parles à personne, tu as l'air un peu bête, quoi. »

Chacun explique que le groupe « est venu vers lui », empêchant de fuir et faisant le premier pas, sans être pour autant nécessairement intrusif ; le temps est laissé pour l'appropriation mutuelle. Plusieurs garçons expliquent que cela a pris du temps, qu'ils sont restés d'abord à observer, à acter les marques d'acceptation de la part du groupe, à connaître les gens avant de se lancer. De mauvaises expériences les ont rendus méfiants, et presque tous les jeunes interviewés ont un malaise avec leurs pairs : leur confiance a été abusée, ils se sont laissés entraîner, ou ont été victimes de méchancetés.

Bernard : « Je pensais surtout qu'il y aurait peut-être un gros problème pour moi de me fondre dans un groupuscule de personnes qui peut-être n'avaient pas les mêmes centres d'intentions que moi, les mêmes... Enfin, des gens différents de moi en général. Mais voilà c'était peut-être la seule surprise c'est que j'ai réussi plus ou moins à m'intégrer dans un groupe avec des personnes avec qui je ne traînais pas forcément habituellement, donc. C'était peut-être vraiment la seule surprise que j'ai eue. [...] Le premier jour je suis arrivé un peu timide parce que c'est dans ma nature, donc j'étais un peu

sur la réserve et tout. Mais honnêtement ça s'est fait naturellement, je n'ai pas vraiment eu à faire des efforts pour m'intégrer, c'est limite le groupe qui m'a intégré, donc, en partant de là... »

Pour Julie, même si le lien se fait surtout grâce à une personne qui la rassure, c'est l'attitude de tout le groupe qui lui permet de surmonter ses appréhensions des autres, avec lesquels les relations ont toujours été très difficiles « Évidemment, je ne sais pas mais quand j'ai une phobie sociale et que je débarque dans un groupe avec des jeunes qui déjà sont un peu hostiles entre eux ou genre agressifs dans la manière de parler... voilà quoi. J'étais mal à l'aise, je vais le dire franchement. Même si les éducateurs étaient super sympas. [...] Oui, j'ai eu du mal les premiers jours.

Comment tu as fait pour surmonter un peu ce malaise ?

Je crois que le lendemain il y a eu... ou alors le même jour que moi, je ne sais plus exactement... il y a eu une autre personne qui arrivait et en fait c'est elle qui est venue vers moi et c'est ça qui m'a aidée parce que moi j'allais jamais vers personne. Donc, jamais j'aurais été me présenter au groupe ni rien. Il y en avait qui étaient assez curieux que pour venir me parler et c'est comme ça au final que j'ai su m'ouvrir un peu et parler. Parce que quand j'ai peur comme ça, je ne parle pas, même dans les grands groupes, je ne peux pas, j'ai trop du mal mais... pour le coup, oui, comme ils ont fait le pas vers moi, j'ai su m'ouvrir un petit peu. »

La nouvelle amitié que Julie se découvre lui permet non seulement de mieux accrocher au groupe, mais aussi de calmer une de ses grandes angoisses.

« Est-ce que tu as un bon souvenir, là, qui te vient en tête ?

Il y en a plein, c'est même assez étonnant.

Étonnant ?

Oui parce que je n'ai jamais eu beaucoup de souvenirs agréables, d'habitude je ne retiens que le négatif. Oui, j'en ai eu plusieurs parce que, en fait, j'ai rencontré une personne qui était dans le groupe avec nous, avec qui je me suis super bien entendue. Parce qu'elle était là, ça m'a aidée en fait. Elle était super gentille, vachement ouverte et elle était mon amie. Je pouvais lui parler et quand je venais ici, je savais que j'étais pas toute seule, parce que c'est ça ma grande peur, c'est toujours d'être toute seule. Et comme elle était là, ça allait. Elle était à côté de moi. C'est con mais même ça, ça m'a aidée. Du coup, j'ai su profiter des activités qu'ils proposaient dans le groupe. »

Pour Viktor et pour Markel (respectivement le plus jeune et le plus âgé de leur groupe quand ils sont arrivés) l'intégration au groupe n'était pas non plus gagnée d'avance mais pour d'autres raisons : ils ne cherchent pas à être acceptés, ils préfèrent rouler pour eux-mêmes ; mais ils n'ont finalement pas vraiment le temps d'y réfléchir car le groupe vient vers eux et les intègre sans crier gare :

« Quand tu es arrivé le groupe existait déjà et tu as dû rentrer dedans ?

Viktor : Non, je n'ai même pas pu rentrer dedans, c'est eux qui sont venus vers moi le tout premier jour. Au début j'étais un peu gêné, on me parlait et moi je ne répondais pas trop. Je faisais genre je n'écoutais pas, je mettais mes écouteurs, j'écoutais de la musique et je les tirais juste quand il y avait des activités. À la pause de midi, le matin, j'écoutais de la musique, j'étais toujours là avant les autres.

Et après ?

Après petit à petit, eh bien, ils sont venus vers moi.

C'était fort différent de l'école alors ?

Franchement fort différent, parce que dans l'école c'est chacun sa merde, c'est « Tu ne me connais pas, je ne te parle pas ». »

Markel : « Oui, ici c'est bien, c'est chouette, il y a tout le monde qui accueille tout le monde. Bon, maintenant s'il y en a un qui n'aime pas un autre, il y a les différents qui se mettent de côté pour les activités et tout ça, parce que peut-être qu'aux pauses chacun de son côté. Mais bon ça c'est à la pause, à la cour de récré aussi il y a ça. Mais ce n'est pas comme à l'école où ça répond, où ça commence à avoir, à pousser des cris, à chercher untel ou untel. Non, ici c'est réglo, c'est pratique hein. »

L'accueil, l'entraide et l'ouverture du groupe sont réfléchis par les éducateurs pour encourager tant les jeunes arrivant que les anciens du groupe à rester ouverts à l'autre. Par exemple les éducateurs demandent à Markel, vu qu'il est parmi les plus âgés et qu'il est là depuis longtemps, d'être un peu disponible pour les nouveaux, pour éventuellement leur montrer comment ça marche ; or c'est quelque chose que Markel, fort individualiste, ne ferait pas spontanément, mais après réflexion il se dit que ça peut être positif ; cela fait partie des choses qu'il a apprises à travailler au SAS : se mettre à la place d'autres, se voir autrement, prendre du recul par rapport à ses relations... « Après je me suis dit « Oui, c'est vrai », je me suis mis à sa place de nouveaux, je me suis dit que si c'était moi qu'est-ce qui se serait passé si le grand serait venu vers moi ou pas. Et finalement j'ai commencé à... J'ai été vers les jeunes. »

Antoine explique qu'il lui a fallu quelques semaines avant d'être dans le bain ; il restait dans son coin, mais après avoir appris à connaître les autres il commence à anticiper ce qu'ils feront ensemble le lendemain ; même si pour lui comme pour Bernard, c'est surtout la partie « repayement », qui a été la plus importante.

Ainsi, se côtoyer et prendre le risque de partager avec le groupe n'implique pas que tous les angles s'arrondissent : si la majorité des jeunes parlent avec nostalgie *aujourd'hui* de ce qu'ils ont partagé avec certains ou avec le groupe, cela ne doit pas occulter les mécanismes qui ont mené à un certain équilibre dans les groupes à ce moment-là, le processus se composant du cadre que les éducateurs pouvaient mettre et du travail des jeunes eux-mêmes sur leurs conflits, dans la manière de régler les relations ; Julie explique par exemple que par rapport au groupe il y a deux événements qui l'ont marquée : un jour où elle a trouvé le courage de s'opposer et dire ce qu'elle pensait à une autre jeune du groupe à propos de brimades qu'elle subissait de sa part ; et un autre moment où un éducateur a pris sa défense et est allé s'expliquer avec le jeune en question.

LA SUSPENSION DE JUGEMENT EST, DANS LE PROJET PÉDAGOGIQUE DE SEUIL, UN ÉLÉMENT CLÉ DANS LE CHEF DES INTERVENANTS ; ILS S'IMPOSENT D'ACCUEILLIR LE JEUNE « DANS SA GLOBALITÉ ET DANS SA VIRGINITÉ ». EN EFFET, « IL N'EST QUE PEU OU PAS POSSIBLE D'ENTAMER UNE RELATION DE CONFIANCE, DE RÉCIPROCITÉ ET DE COMPLÉMENTARITÉ EN ACCORDANT UNE IMPORTANCE TROP PRÉGNANTE AU PARCOURS ANTÉRIEUR DU JEUNE ; SEUIL PRÉFÉRANT PLACER LE CURSEUR SUR LE PRÉSENT ET LE FUTUR. »¹⁸

Cette suspension de jugement, cette forme d'épochè, les jeunes la louent dans le chef des éducateurs, et constatent qu'elle peut se retrouver aussi dans le collectif.

Mégane : « Parce qu'en fait je pense que j'avais un problème au niveau du parler avec les autres personnes, je n'avais pas beaucoup de communication, du coup là-bas, j'ai appris à communiquer avec d'autres personnes. Parce qu'à l'école, en fait, je n'aimais pas – je ne m'entendais pas avec tout le monde etc... et pour d'autres choses aussi, mais bon... ils ont pris celle-là, entre parenthèses, et ils m'ont aidé à changer ça. À « vivre en communauté » quoi, comme on pourrait dire.

Et comment ça c'est passé justement avec le groupe ?

Et bien au début... c'est vrai que je suis arrivée, c'était un peu difficile, j'étais nouvelle, je ne connaissais pas... fallait que je m'intègre et au début, c'était vraiment... j'ai souvent pété les plombs, parce que j'avais quand même un caractère assez fort, et puis j'ai... au début ça se passait très mal, mais à force on a appris à se connaître les uns les autres, et voilà, je pense que... on n'est pas jugé sans connaître. Donc voilà. »

Kaylie, sensible aux jugements, aux critiques, supporte très mal les groupes, et ne savait pas à quoi s'attendre à Seuil, donc elle y allait avec de l'appréhension : « Et bien en fait c'est ma psychologue

¹⁸ Extrait du projet pédagogique de Seuil, décembre 2014.

qui m'a parlé de Seuil, et je me disais « Non ! je vais me retrouver avec des jeunes !!! ». Enfin je me suis dit que ça allait être la même ambiance qu'à l'école où je vais me faire juger, critiquer et tout ça. Et en fait pas du tout, on est vite devenu comme une espèce de petite famille en fait. On ne savait pas tous les problèmes de tout le monde mais quand on savait quelque chose on aidait ou on essayait de trouver un peu des solutions. Moi je trouvais ça super chouette franchement. » « Eh bien, ils sont tous venus me dire bonjour comme si on se connaissait depuis toujours, demander comment j'allais. »

Laaraj se rend compte qu'ils étaient eux-mêmes aux commandes de cette suspension de jugement et que l'ambiance ne tenait qu'à eux « Mais je me rappelle, il y avait... elle s'appelait Martine, tout le monde se moquait d'elle parce qu'elle était lesbienne, et donc, à cause de ça elle a quitté l'école et elle est venue ici, et elle a rencontré les autres jeunes et elle s'est bien entendue pour ça. Non, franchement, il faut être dans un bon groupe et aller de l'avant, il ne faut pas rester dans son coin, et il ne faut pas être timide. Quand on vient au Seuil il faut... allez, il faut donner tout, sinon on ne gagne rien, quoi.

Et tu as l'impression que, quelque part, vous l'avez aidée, Martine ?

Oui, sûrement, ouais. Parce qu'elle a tourné des court métrages avec nous, aussi, et malgré ses différences, on ne s'est pas moqué d'elle, et... ouais, je pense qu'on l'a aidée, ouais. [...]

C'est quelque chose de valorisant ça, pour toi d'arriver à aider les autres ?

Ouais, bien sûr, mais je ne m'en rendais pas compte. C'est par après, avec du recul, c'est là que j'ouvrais les yeux, sur ça. Mais sur le moment même je trouvais normal de ne pas laisser quelqu'un [...]. Je sais que quand on est tout seul, ce n'est pas facile, psychologiquement ce n'est pas toujours facile de rester toujours tout seul à l'école et à la maison... donc ouais, la ramener dans le groupe ce n'était pas difficile pour moi ; enfin c'était normal, ça s'est passé naturellement. »

La restauration des liens se construit tant sur le plan individuel que collectif, et les réussites sur un de ces plans amorcent les réussites sur l'autre plan. C'est ainsi qu'Arthur s'est intégré au collectif, alors qu'il était en totale perte de confiance vis-à-vis de ses pairs et redoutait surtout le jugement d'autrui : l'amitié liée avec un des autres jeunes lui permet de se sentir peu à peu à l'aise avec le groupe

« Est-ce que tu avais d'autres craintes ou d'autres attentes ?

Arthur : Le regard des gens, mais ça c'est vite atténué. J'ai vite trouvé ma place dans le groupe, donc il n'y a pas eu de soucis. C'est ça ma plus grande crainte en arrivant, mais le jour même, tout était bien.

Et pourquoi tu avais cette crainte en particulier ?

Pour voir comment les gens regardaient, ou qu'est-ce qu'ils allaient dire... Maintenant, clairement je n'en ai rien à foutre – mais au moment même, c'est quelque chose que je n'aimais pas, l'avis personnel des gens.

Tu avais peur d'être jugé ?

Oui.

Ça t'étais déjà arrivé précédemment ?

Euh... non, pas vraiment, mais j'ai toujours eu cette crainte. Maintenant, clairement...

Tu as dépassé tout ça ?

Maintenant : tu me juges, tu me juges, tu ne me juges pas, tu ne me juges pas : ni chaud ni froid. **Donc tu arrives, tu es le quatrième jeune, et ceux qui étaient déjà là t'ont accueilli comment ?**

Ça s'est bien passé, j'ai été directement bien accueilli, personne n'a jugé personne et je me suis directement bien entendu avec un plus que d'autres, et... au départ, après je m'entendais avec tout le monde, mais au départ, le premier jour, je me suis plus entendu avec un plus qu'un autre, et voilà. » Aujourd'hui, c'est lui qui propose que le SAS fasse une réunion des anciens, même ceux qu'il n'aurait pas connus.

SI L'OUVERTURE DU COLLECTIF VERS LES NOUVEAUX EST LE PREMIER PAS, ET PERMET DE RÉINVENTER UNE SOLIDARITÉ DANS LE GROUPE, LE PAS SUIVANT POUR CERTAINS A ÉTÉ DE DÉCOUVRIR D'AUTRES PARCOURS QUE LE LEUR OU AU CONTRAIRE DES PROBLÈMES SIMILAIRES. POUR CERTAINS, CELA PERMET DE SE REMETTRE EN QUESTION.

« On peut dire qu'en connaissant tout le groupe, je me suis dit que voilà je ne suis pas le seul con qui a des problèmes comme moi et que je dois arrêter de faire un peu le con quoi. Parce qu'au début je croyais que j'étais le seul qui avait des problèmes comme ça, que personne ne me comprendrait » (Viktor)

« Je ne sais pas quel mot employer pour ça, pour dire que ça m'a fait un petit choc en fait de savoir les histoires des autres ; ça nous remet en question. [...] c'était différent pourquoi, parce que déjà ce n'est pas une classe, et en plus les plus petits ils m'ont appris des choses. Ils m'ont appris voilà, ils m'ont appris des choses dans mon bagage aussi. Et en plus, certes ils étaient petits mais ils avaient une autre maturité. » (Leyna, qui était la plus âgée de son groupe au SAS)

« Eh bien, m'intégrer avec les autres jeunes, ça a été dur. Parce qu'avant j'étais super timide, j'avais du mal à regarder quelqu'un dans les yeux, mais pour faire le fou, ça, j'étais le premier (*rire*). Non, ça a été dur. Je ne parle pas beaucoup aux autres, je ne suis pas... enfin après je me suis intégré. [...] j'ai toujours été assez autonome, depuis tout petit j'ai toujours été comme ça. Mais ce petit moment-là je l'avais carrément oublié pendant une petite période, donc je faisais un petit peu n'importe quoi, c'était ça.

Tu n'avais plus de projet ; tu ne savais plus très bien pourquoi tu allais à l'école finalement ?

Oui, voilà.

Et venir ici, ça t'as permis ; ça t'as permis quoi dans le fond ?

Venir ici... c'est ce qui m'as permis.. c'est plutôt... Par exemple auparavant, j'étais quelqu'un de très, je ne pensais qu'à moi. Et je pense toujours à moi, c'est toujours quelque chose d'essentiel pour moi, mais avant c'était que moi, moi, moi ; mes problèmes ce n'est que moi, moi, moi, il n'y a pas d'autres personnes qui a les mêmes problèmes que moi, tout ça, puis en venant ici, en fait, j'ai compris que les jeunes qui étaient autour de moi avaient d'autres problèmes, que chacun avait ses problèmes et qu'il fallait passer au-dessus. Et c'est surtout ça que Seuil m'a fait comprendre. Ma dette. » (Mike)

Cette remise en question ou l'attention aux transformations accomplies peut aussi se faire dans un effet de miroir ; c'est à travers le changement dans les autres, dans le groupe, la sérénité peu à peu trouvée, que Maxim parle du groupe : « Franchement, trouver une place, je ne suis pas venu faire le roi mais oui ça va, j'avais une bonne entente avec tout le monde. Pas au début parce qu'on est venu tous, dans à peu près tous les cas, avec nos problèmes à nous. Alors le temps que tout le monde soit remis un peu, enfin, je ne vais pas dire sur le droit chemin parce que oui, on peut dire ça comme ça. Et puis à la fin on était tous bien quoi. [...] Ce n'était pas juste mon cas, c'était à peu près le cas de tout le monde ici. Ils étaient tous stressés, on va dire comme ça. » (Maxim)

EN « VITESSE DE CROISIÈRE », LE GROUPE DEVIENT UN VÉRITABLE COLLECTIF DE SOUTIEN.

Couz explique qu'au SAS, c'est comme une fratrie, on se respecte l'un l'autre, même s'il y en a toujours l'un ou l'autre qui reste à l'écart, mais tout le monde a trouvé sa place et se respecte.

« On a fait des activités.

Il y en avait qui te plaisaient plus que d'autres certainement ?

Non. L'époque où je suis venu ici, entre nous, les jeunes je veux dire, on était comme des frères et des sœurs ; on s'adorait tous, il n'y avait jamais eu de problème. Et on a tous fait notre place, on se respectait l'un et l'autre, malgré qu'évidemment il y avait deux-trois petites enroules mais sans plus quoi.

La vie quoi.

Voilà. Mais, sinon, on a tous fait sa place, on s'est tous respectés. [...]

Si tu devais garder une image de ton passage ici, ce serait quoi ?

Une image ou un mot ?

Ce que tu veux.

Aimable.

Et qu'est-ce qui était aimable ?

Nous, les jeunes, les éducateurs. Franchement, l'époque où je suis venu ici on était vraiment soudés entre nous, on rigolait beaucoup. On avait beaucoup de remarques aussi avec les téléphones et tout ça ; les jeunes ne voulaient pas s'en séparer.

C'est un apprentissage à vivre ensemble tu veux dire ?

Oui.

Donc il y a des choses positives et puis il y a des trucs où il faut rappeler la règle. C'était une expérience nouvelle pour toi ?

Oui, je n'ai jamais vu ça »

Le groupe devient quelque chose d'unique, à nul autre pareil, quelque chose d'intime et de difficilement décontextualisable.

« En fait c'est vraiment un truc qui m'a marqué et les éducateurs aussi, en fait, tout le collectif m'a beaucoup marqué. Et je ne sais pas, ça se passait bien. Je ne sais pas comment vous décrire ça ; il faut le vivre pour le comprendre en fait. » (Irem)

Et quand le lien se brise, c'est très dur. « Ce qui est difficile, c'est quand on voit un jeune qui arrête, qui arrête Seuil. Parce qu'on a un lien très fort entre nous mais quand on voit qu'il y en a un qui arrête c'est difficile, parce que c'est comme si on perd un peu un 'membre de notre famille', entre guillemets. », dit Leyna. Le lien est si fort que ceux qui suivent, au retour à l'école, peuvent paraître bien fades. « C'était vraiment difficile (l'école, après Seuil), surtout je dirais, je m'entendais bien avec ma classe avec des filles de ma classe et tout ça, mais pour créer une relation c'était dur. Voilà, c'était « Bonjour - au revoir » mais. Voilà, à ce jour je n'ai plus aucun contact avec les gens de l'école parce que pour moi ce n'est pas des gens importants, parce qu'on n'a pas créé une relation forte. Je dirais que quand on sort de Seuil, c'est dur de créer une relation forte avec quelqu'un qui est dans notre classe. » (Leyna)

FACTEUR D'INTÉRESSEMENT / D'INTRICATION : LA RELATION ÉDUCATIVE

La place des éducateurs est souvent décrite par les jeunes comme celle de grand frères ou grandes sœurs, avec en même temps une relation assez informelle pour « rigoler ensemble », mais aussi une relation d'autorité, car ils sont reconnus comme légitimement référents sur tout ce qui touche au cadre du SAS, aux activités qu'ils vont faire ensemble, et ils deviennent petit à petit des points de repère pour poser d'autres questions ou s'ouvrir sur d'autres sujets de façon individuelle. Le lien qui se forge entre certains éducateurs et les jeunes est bâti sur la confiance, mais aussi sur la légitimité qu'ils acquièrent en sachant gérer le groupe, auquel ils accordent un vrai rôle.

« Par exemple j'aimais bien la complicité qu'on avait avec les éducateurs mais aussi le fait qu'ils savaient nous donner nos limites, ça c'était bien. Ce qui était bien aussi, je pense qu'on faisait le planning de la semaine dans ce local et qu'on faisait un tableau. [...] Oui, je pense qu'on faisait un planning de la semaine tous ensemble et qu'on voyait comment allait être organisée la semaine, ça c'était chouette aussi. » (Irem)

La relation aux adultes du SAS permet par exemple à Couz de revoir sa vision des rapports sociaux avec les enseignants.

« Tu penses que le fait d'être passé par le SAS ça a vraiment changé des choses pour toi ?

Un peu oui, le respect. C'est ça qui m'a changé. Avec le respect on peut aller très loin. Et eux ils ont réussi à changer mon respect, et grâce à eux maintenant je suis parti loin.

Et qu'est-ce que tu veux dire par respect ?

Les insultes et tout ça. Ça, avant, les profs je les considérais comme des potes. Je les insultais et tout ça. Et puis eux ils m'ont changé ici. Et maintenant avec les profs je dis bonjour, au revoir, comment allez-vous ? Et tout ça, mais sans plus. »

Pour Antoine, la relation liée avec les éducateurs lui a permis de revoir son jugement sur les adultes en général – et de ne plus les considérer uniquement à l'aune des déceptions qu'il avait eues ; notamment grâce aux rapports que les éducateurs mettent en place avec le groupe, qui laissent à chacun sa part d'autonomie :

« Et comment tu trouvais les éducateurs, leur manière de travailler ?

Vu que ce n'était pas comme une relation comme un prof et un élève, enfin ça donne plus envie d'être là, et d'être à l'écoute etc. Ça rendait la chose plus intéressante je trouve, vu qu'il n'y avait pas une énorme hiérarchie genre lui il décide tout et nous on suit. C'était plutôt, on essayait de s'arranger pour trouver un truc qui plaisait à tout le monde et tout, c'était chouette.

C'était différent de ce que tu connaissais jusque là ?

Oui parce que je n'ai eu que des mauvaises expériences avec des adultes etc., et j'ai tout le temps eu des mauvais trucs. Donc j'ai tout le temps été genre « je ne ferai plus confiance en un adulte » etc. Mais eux, après un certain moment je leur faisais complètement confiance donc ça ça allait. [...]

Ici on ne te faisait pas la morale ?

Non, pas spécialement, mais on expliquait quand même vite fait si je faisais quelque chose de mal ou quoi, mais c'était rare parce que j'ai quand même pas mal de respect, donc je ne foutais pas la merde ni rien. [...]

Et qu'est-ce qui était différent ici par rapport à l'école ?

Déjà bêtement la relation qu'on avait avec eux. Tout le monde s'entendait bien, quand on voulait prendre la parole il n'y avait aucun problème. On pouvait facilement donner notre avis, alors que maintenant avec des profs ce n'est pas du tout le cas. Il n'y avait pas de punitions quelle qu'elles soient ou quoi. Ça donnait plus envie de suivre en tous cas. Je me souviens, j'étais content de venir, enfin au début j'étais un peu là « Qu'est-ce que je fous ici » mais à la fin j'étais vraiment content.

[...] C'est devenu une expérience que tu as pu vivre pleinement ?

Oui. Je suis vraiment content de l'avoir fait, vraiment. Je suis limite content de m'être fait renvoyer pour être ici en fait.

C'est vrai ?

Oui. Ils m'ont apporté plein de choses. Je ne sais pas vraiment expliquer mais ils m'ont vraiment aidé pour tout. Enfin, vu qu'à cause de tout ça, j'avais eu deux renvois et tout, et tout le monde qui me rabaissait tout le temps, enfin, venir ici ça me remontait le moral en fait, parce que tout le monde était sympa et tout, j'étais vraiment là « Ok, il y a quand même des gens bien ».

Tu reprenais aussi confiance en toi ?

Oui, ça allait. Enfin, j'ai toujours eu confiance en moi mais, enfin je ne sais pas. Juste que je ne faisais confiance en personne. »

Plusieurs jeunes interviewés ont fait référence au secret professionnel comme étant un élément positif permettant la confiance. Rappelons ici la belle phrase de Lucien Nouwynck sur le secret professionnel :

« Parmi ces règles, le secret professionnel apparaît comme des plus fondamentales, tant en termes éthiques que pragmatiques : respect de la parole confiée et par là de celui qui parle ; loi du silence qui libère la parole. »¹⁹

19 « Eloge de la déontologie », contribution de Lucien Nouwynck, procureur général près la cour d'appel de Bruxelles, journée de réflexion de la Direction Générale de l'Aide à la Jeunesse de la Fédération Wallonie Bruxelles, 18 février 2014 ; www.aidealajeunesse.cfwb.be/index.php?id=3692.

« Il y avait la confiance, à croire que c'était comme un médecin, c'est tenu au secret professionnel et ça c'est bien, c'est bien aussi. C'est pratique surtout ; on peut se lâcher un peu, on peut dire ce qu'on garde depuis quelques temps, et ça peut nous relâcher un peu.

Ça aide un peu à continuer après ?

Même nous soulager un peu, à vider le sac comme on dit. Franchement c'est bien ici. [...]

Et de façon protégée, c'est ce que vous dites ; ici on est dans les murs, on est protégé ?

On est protégé, oui, parce qu'il n'y aura personne qui va se douter qu'on vient ici, ou soit alors on le crie sur tous les toits qu'on vient ici. » (Markel)

Arthur apprécie également qu'à l'accueil, on fasse connaissance sans s'appesantir sur les parcours des jeunes.

« Je m'en rappelle bien, ils le présentent, mais juste prénom, nom, et que c'est un nouveau. Et que s'il y a moyen de bien l'accueillir dans le groupe. Mais rien de vraiment – ils n'expliquent pas tout non plus, il disent que c'est un nouveau, ils demandent à tout le monde de se présenter, et voilà.

On ne raconte pas ta vie, tu es tout de suite dans l'action.

Voilà. En même temps, c'est un peu secret professionnel donc ils ne peuvent pas raconter.

C'est important ça, pour toi ?

Un peu ! Pour tout le monde. Je trouve que c'est normal que la personne nouvelle, elle arrive, et qu'on raconte toute sa vie, je ne pense pas que... beaucoup apprécieraient.

Et entre vous, vous avez respecté ça ? Entre jeunes ?

Celui-là qui voulait le dire le disait, celui-là qui ne voulait pas le dire ne le disait pas. Choix personnel de chacun.

Et ça a été bien respecté ?

Ça a été bien respecté. »

Cette confiance favorisée permet à certains jeunes de considérer l'aide ou le soutien comme une option qui ne leur était jamais apparue auparavant : « Franchement je recommanderais franchement le Seuil, c'est franchement agréable, c'est, on apprend beaucoup de choses et on apprend plus sur soi-même qu'autre chose. [...]

On peut dire qu'avant j'étais super nerveux, et puis j'ai commencé à parler. Je ne parlais jamais en fait, je n'allais jamais chez un psychologue ni rien, je restais toujours avec mes problèmes. Et quand je suis venu ici je me suis vraiment lâché avec les gens, j'ai commencé à parler de mes problèmes et je me sentais beaucoup mieux, je me sentais apaisé quoi. Franchement on va dire c'est agréable d'être ici, c'est comme si on est chez nous. » (Viktor)

« Mais en fait, avant je posais tout le temps la question, je me disais pourquoi je fait tout ça, pourquoi j'ai eu tant de problèmes ? Mais avec le recul c'était surtout personnel, c'est surtout le vécu personnel que j'ai eu auparavant qui m'a plutôt affecté, qui moi, en fait, je voulais de l'aide mais je ne savais pas comment le dire.

Et ça, ici, c'était possible ? De recevoir ce type d'aide ?

Ben... personnellement je ne leur ai pas trop parlé de...

De toi ?

De moi oui, mais pas de ce qui me faisais vraiment mal, quoi. Et puis un jour ça s'est fait. Mais à ce moment-là j'étais plus encadré ici, en fait. Et du coup j'ai pu libérer ce que j'avais, et... Ils m'ont aidé. J'ai pu discuter avec ces personnes et je me suis senti beaucoup mieux. » (Mike)

Julie : « Et c'est ça qui était vraiment intéressant avec ces éducateurs, c'est que c'était pas nos amis mais ils étaient assez ouverts pour nous faire comprendre que si vraiment on avait un problème, on pouvait aller leur parler et ils seraient là. Et ça c'est un truc dans les écoles, ils disent « oui, si vous avez un problème, venez nous en parler » et ils font rien. Ici, si on venait leur dire quelque chose, ils nous répondaient et ils nous écoutaient vraiment et ça c'est je crois un truc qui a aidé plus d'une personne, dans mon groupe en tout cas, à l'époque. »

Irem conseille même aux éducateurs de pousser un peu les jeunes à parler.

« C'est vraiment d'être à l'écoute des autres et peut-être d'un peu, si un jeune a des problèmes et qu'il ne veut pas en parler, peut-être un peu plus creuser. Parce que peut-être qu'il n'ose pas en parler et qu'on a besoin d'être, d'un peu forcer, mais pas trop non plus, pour qu'il puisse s'ouvrir. Je ne sais pas quoi donner d'autre comme conseil.

Donc être attentif, qu'il y a parfois des choses qui ne viennent pas toutes seules ?

Et ne pas être trop naïf aussi. Parce que, bon, je ne connais pas les éducateurs ici mais des fois quand je vois des professeurs, ils sont assez naïfs en fait.

C'est-à-dire ?

C'est-à-dire par exemple en fait ils croient, ils accusent une personne mais en fait ils n'accusent pas la bonne, parce qu'on leur a mélangé le cerveau on va dire.

On leur a fait croire des choses.

Et puis ça retombe sur quelqu'un d'autre. Ce sont des choses qui arrivent.[...] Mais aussi quand, si par exemple, moi je me fais accuser par un éducateur, après je vais croire que cet éducateur ne m'aime pas et il m'en veut à mort quoi. Donc c'est vrai qu'après pour faire le pas vers lui c'est plus difficile. »

Arthur pointe également un élément qui lui paraît important dans l'attitude des éducateurs :

« Si tu devais dire, à ton avis quel est « le secret » de la réussite que cette équipe a pu mettre en place ? La chose la plus importante ?

C'est qu'ils sont toujours de bonne humeur malgré... Tous les jours où je les ai vus je n'ai jamais vu un éducateur de mauvaise humeur. Jamais, jamais, jamais. Ils sont toujours de bonne humeur.

C'est important... ?

C'est important, pourquoi, parce que pour moi, quand quelqu'un porte de la bonne humeur, ça va toujours aider la personne en face à avoir de la bonne humeur aussi. Pour moi, oui, de la bonne humeur. »

DÉSINTRICATION/RÉINTRICATION. A TOUT MOMENT, DES ÉLÉMENTS DIVERS PEUVENT S'INTERCALER DANS LES ROUAGES ET COMPROMETTRE LE TRAVAIL DE RÉ-INTÉRESSEMENT.

IL FAUT ALORS « RATTRAPER » LES JEUNES.

Le groupe n'est pas à l'abri des défections de certains jeunes. L'intéressement nécessite alors parfois de maintenir le lien lorsqu'il est compromis, ce que l'équipe tente de faire dans l'étroit espace entre une marque d'attention et une intrusion.

Irem et Mégane témoignent qu'elles ont à un moment donné décroché du SAS, mais qu'elles ont été « relancées » par le service ; c'est cette attention à ce qu'elles devenaient, la préoccupation et les encouragements du service qui les ont aidées.

Irem : « Mais c'est vrai que j'avais beaucoup de mal ; même ici à un moment je décrochais en fait. J'avais beaucoup d'absences et beaucoup de retards. Je n'arrivais pas à venir le matin, je ne trouvais pas la motivation le matin en fait. Et je me rappelle qu'on m'appelait pour me dire « mais Irem réveille toi, viens, on t'attend ».

Les éducateurs ici ?

Oui. Je pense même que c'était la directrice, c'est possible que ce soit elle. Mais c'est ça en fait qui était bien, c'est l'attention qu'ils nous accordaient.

Il y avait un groupe mais vous étiez chacun pris en compte ?

J'ai l'impression. En tout cas moi c'est comme ça que je l'ai ressenti. »

Arthur a vécu la même chose : « J'ai eu un moment, je ne sais plus bien pourquoi, mais j'ai eu un moment où j'ai laissé tomber le SAS pendant deux, trois semaines, où ils sont presque venus me chercher à la maison, oui. Ils n'ont vraiment pas laissé tomber et pour ça, je peux dire merci.

Quand j'ai voulu lâcher un moment, tout, là ils m'ont pris individuellement, ils ont pris le temps, je venais deux, trois jours par semaine, de nouveau, jusqu'au moment où j'ai réintégré le groupe et après ça, ça c'est super bien passé. »

Kaylie également se souvient d'un gros coup de blues que son éducateur référent a immédiatement senti et, au lieu d'aller faire l'activité prévue, ils ont pris le temps d'une pause « Même quand on était triste ou quoi, moi je me rappelle avec un des éducateurs, je pense même que c'était mon référent, enfin je ne sais plus exactement mais c'était un truc spécifié comme ça. [...] J'étais arrivé un matin, et j'étais triste et tout, je n'avais pas envie de venir, je me suis dit « Non, non et j'en ai marre » et il m'a dit « Tu sais quoi, tu ne vas pas faire l'activité, on va aller boire un verre ». On a été boire un chocolat ensemble. Je me suis dit wahw ! C'était extra.

C'était une attention.

Oui voilà. Il m'avait remonté le moral. Et puis j'ai été faire des activités avec les autres, donc c'était chouette.

Ça c'est intéressant ça, de dire que vous faisiez partie du groupe mais pas seulement ?

On savait qu'on pouvait compter vraiment sur les éducateurs, si on avait un problème qu'on pouvait aller les voir et leur expliquer.

Et en discuter.

Oui voilà. C'était vraiment, il y avait vraiment un lien je vais dire, c'était cool, on aurait dit un peu les grands frères et les grandes sœurs, c'était cool. »

« Ils (*les éducateurs*) ont essayé de m'intégrer et tout. C'est un truc que j'ai beaucoup apprécié chez eux, enfin, même admiré ça parce que je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils avaient énormément de patience avec tout le monde. Et ça c'est super parce que c'est ce qu'il faut mais bon. » (Julie)

Cependant, la balle est aussi dans le camp des jeunes, comme le pointe Arthur.

« Après ce que toi tu as vécu, est-ce que tu aurais des choses à dire à des jeunes qui arrivent ici, ou même à des jeunes qui sont encore à l'école et qui ont des difficultés ?

« Persévérez ! », je dirais. Persévérez et ne pas laisser tomber. Tous les chemins mènent à Rome, donc persévérez et ne pas laisser tomber, pour moi.

Et le SAS fait ce qu'il faut pour aider les jeunes à persévérez ?

Ils font ce qu'ils peuvent. On ne va jamais dire qu'ils font ce qu'il faut : ils font ce qu'ils peuvent pour aider le jeune. Ils ne seront jamais dans la tête du jeune donc, eux, ils vont « faire ce qu'ils peuvent », après, le reste, pour arriver à « ce qu'il faut » c'est que le jeune le veuille aussi. Eux vont tout faire pour le jeune mais si le jeune ne les suit pas, ils ne sauront jamais faire ce qu'il faut. Donc eux, ils vont faire vraiment ce qu'ils peuvent. Parce que, bon, eux vont faire un suivi, mais il faut que le jeune le suive aussi, si lui, il ne suit pas, il ne sauront rien faire. »

Viktor explique qu'il ne peut pas y avoir de recette magique qui fonctionne pour tous.

« Personne ne se ressemble dans la vie et on ne va jamais dire « Oui, voilà ils sont tous les mêmes, on fera tous comme ça, ainsi tout le monde est content ». Chacun sa personnalité [...]

Et ici on fait attention à ça, à la personnalité de chacun ?

Oui, on pourrait dire ça, chaque éducateur essaye de comprendre le jeune. On va dire qu'un peu tous les éducateurs viennent un par un pour prendre un peu le jeune en faisant les activités, et voilà. »

Quant à Laraaj, il ne cache pas que les tentatives de sabotage peuvent exister, que le groupe tente de « jouer avec les pieds des éducateurs », et que c'est miracle pour lui que ceux-ci aient tenu le coup. Il leur conseille donc de « Toujours avoir deux éducateurs, malgré les petits groupes. Toujours rester à deux. Parce que les jeunes que vous recevez ici ils sont très difficiles, ne sont pas faciles, et... ils risqueraient de prendre l'avantage sur l'éducateur quand il est tout seul. » (Laraaj).

3. SUR L'AXE DE L'INTÉGRATION, CASSER LES STÉRÉOTYPES ET OUVRIR DES POSSIBLES

DÉSINTRICATION : SORTIR DE L'IDÉE SCLÉROSANTE QU'IL N'Y A PLUS QUE DES CULS DE SAC EN FACE DE SOI

Le SAS a représenté un lieu de découverte de possibilités de faire des choses qui, auparavant, étaient disqualifiées.

Pour Julie et Leyna, sortir de la ligne droite du cursus général était une catastrophe et l'échec de toute une vie. Certains ne connaissaient pas du tout les alternatives, d'autres avaient un a priori négatif hérité des parents et des professeurs pour ce qui n'est pas le chemin classique. Les jeunes sont plusieurs à témoigner d'un « tu ne feras rien de ta vie », « tu vas dans le mur » qui ne leur permettait pas réellement ni de se remettre en question ni de chercher des alternatives.

« C'est de ça dont tu avais besoin ? Que quelqu'un sorte des circuits classiques pour t'expliquer ce qui existe autour ? »

Julie : Oui parce que, en règle générale, les écoles ne font pas ça, elles ne disent pas qu'il y a moyen de rattraper après. On dit : « Mais si tu rates ici, tu feras rien de ta vie ». Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Un élève rate, il va se dire qu'il fera rien de sa vie. C'est con, mais ça nous plantait tous quoi. D'ailleurs, toutes les personnes avec qui j'ai encore contact de mes anciennes écoles ont même pas réussi. Et le fait qu'ici, ils aient assez de contacts ou qu'ils soient assez sympas pour expliquer comment ça se passe en dehors, qu'il y avait toujours moyen, qu'on ne laissait pas tomber en fait. Parce que c'était ça, on avait tous un peu l'impression d'être la génération... « les enfants qui faisaient honte aux parents ». On faisait honte à tout le monde parce qu'ils n'osaient pas dire : « je connais quelqu'un qui ne fait rien ». Ils osaient pas dire ça ! On est un peu des déchets parce qu'aucune aide était là pour nous. Moi par exemple, j'étais persuadée... quand j'ai arrêté, on m'a dit : « Tu sais qu'avec le diplôme que tu as, t'auras pas droit au chômage, tu n'auras pas d'argent ». Ok et comment je vis, moi ? Je ne peux pas trouver de job parce que j'ai pas de diplôme et j'ai pas droit au chômage. Comment je fais ? Et puis on m'a dit : « C'est pas parce que tu as pas de diplôme que tu peux pas avoir de job ». Je ne savais même pas ça. Ou alors, je ne savais même pas qu'il y avait toujours... y a un truc derrière le chômage mais j'ai oublié comment ça s'appelle...

Le RIS ?

Voilà, je ne savais même pas que ça existait non plus. Et ça aide parce que j'ai une amie qui a ça. Au final, tout ces trucs, moi je ne connaissais pas et j'étais persuadée que j'allais mourir. Même mes parents connaissaient pas ça. C'est en venant ici, en rapportant des dossiers, ma mère elle a fait des recherches et ça nous a tous rassurés. C'est ça qui est bien. Ça rassure la famille comme ça rassure l'enfant. Donc c'est bien... ça fait du bien (*rires*).

[...] Moi je me souviens que ceux avec qui j'étais, ils avaient tous des problèmes d'argent dans leur famille. Je me dis que c'est lié. Tu te dis que t'as pas de sous, « Je ne peux rien faire. Nickel. Je ne ferai rien de ma vie. Ciao ».

RÉ-INTRICATION : OUVRIR LES POSSIBLES

LES POSSIBLES SCOLAIRES ET FORMATIFS

La deuxième phase au SAS – le « repayement » qui consiste à découvrir des alternatives de formations, des écoles, des stages, de faire des démarches, de prendre en main des recherches, est dépeinte par nombre des interviewés comme ayant été pour eux la première possibilité de découverte d'autres

manières d'apprendre.

« Justement, quand on est arrivés ici, on nous a dit « mais non, il y a plein de trucs que vous pouvez faire ». Tu crois que les gens qui ont des métiers un peu atypiques ou différents, ils ont fait ça comment ? Ils sont pas allés là-bas et dire « bonjour, j'aimerais bien faire ça ». Ils ont pas été engagés, quoi. Et c'est ça qui était vraiment utile et pratique parce que c'est clair qu'on n'était pas tous dans l'idée de faire des études générales et puis aller à l'unif et faire pharmacie ou médecin. » (Julie) Si les expériences et les choix faits à ce moment-là ne sont pas nécessairement des réussites, quelque chose dans la perception de la place de l'individu dans la société, de ses droits, a changé. Julie explique l'importance que cela a eu pour elle, notamment par rapport à une formation où elle s'est sentie sur-exploitée, ainsi : « Si je n'avais pas su qu'il y avait quand même moyen de se rattraper sur quelque chose d'autre après, j'aurais jamais dit stop à quelque chose. Si je ne savais pas qu'il y avait moyen d'avoir des trucs encore à côté, j'aurais sûrement continué ma formation à m'en exploser complètement le corps et au final, j'aurais même pas pu travailler parce que j'étais foutue, quoi. Donc, oui, franchement pour le coup oui. »

Désintriquer des mécanismes paralysants, cela était aussi nécessaire pour Couz qui s'enferme, même s'il souhaite y rester indifférent, dans l'étiquette d'être une cause perdue et qui arrive au SAS à la recherche d'une école qui voudra encore bien de lui.

« Et donc tu arrives au SAS avec quoi comme idée en tête ?

Trouver un travail, enfin, trouver une école qui veuille bien encore de moi, qui pourrait m'aider à travailler, etc. »

Le SAS lui apprend l'existence du CEFA, dont il ignorait tout.

« Et je suis parti m'inscrire et j'ai déjà fait deux ans là-bas et puis maintenant j'ai arrêté et je travaille. [...]

Tu es fier de ton évolution ?

Oui, je suis fier. Parce qu'avec mon comportement au début dans ma tête, avant que j'arrive ici j'ai fait « Oui, c'est bon, moi avec mon comportement je ne vais arriver nulle part, tout ce que je vais faire c'est école sport, c'est tout ». Et puis grâce à ici, ils m'ont trouvé un CEFA, et je me suis réveillé un peu. Quand je suis parti m'inscrire au CEFA, j'ai fait « Oui c'est bon je vais chercher du travail ». J'ai réussi à trouver, difficilement, j'ai réussi, et j'essaye de garder le poste et puis voilà, je progresse petit à petit. »

La vision de Maxim sur la légitimité de sa scolarité a changé. « Avant il y avait ça, pour moi c'était les générales c'est ce qu'il y avait de mieux. Au jour d'aujourd'hui mon avis a changé, c'est les techniques, c'est ce qu'il y a de mieux. Pourquoi ? Parce que tu as le CESS et une qualification, tandis que quand tu sors du général tu n'as pas de qualification, tu as seulement le CESS et donc tu es obligé de continuer. Tandis que quand tu sors du technique, tu as les deux. »

Mais pour permettre un intéressement, le SAS ne se cantonne pas à faire découvrir des filières scolaires ou des métiers. Nombre d'activités visent à permettre une expérimentation « gratuite » pourrait-on dire, de multiples facettes de la construction de soi, un « apprentissage de vie en communauté », un apprentissage surtout sur soi, sur son environnement, sur la manière dont on gère ses relations, sur la confiance en soi ; autant d'éléments qui comptent, aussi, sur l'axe de l'intégration.

Pour certains, le progrès est perceptible immédiatement, comme pour Kaylie.

« Moi je me rappelle que c'est venu en fait d'un coup. C'est, je voulais faire un stage, j'ai fait un stage puériculture. En fait je devais appeler et je ne savais pas quoi dire et tout, donc j'ai demandé à un éducateur de téléphoner pour moi, et il a dit « Je veux bien téléphoner pour toi mais alors si ça ne marche pas, les autres fois c'est toi qui téléphoneras ». Bien évidemment ça n'avait pas marché, du coup j'ai dû le rappeler. Et c'est comme ça que c'est venu en fait, il a rappelé « Oui, tu dis ça, tu dis ça, tu dis ça et tout ». Donc voilà, je ne faisais que répéter en gros ce qu'il m'avait dit de dire.

Il coachait ?

Oui voilà c'est « Vas-y, tu vas y arriver » et tout. J'y arrivais donc j'étais super contente à la fin donc voilà. »

Mike explique que les apports de son passage à Seuil lui semblent venir plus tard, quand il prend du recul sur son parcours : « Pas cette année-là... pas forcément direct, mais après oui. En grandissant quand j'ai commencé à comprendre beaucoup de choses, je... et d'ailleurs j'ai encore un petit livret, où j'ai tout mon passage ici – et il m'arrive de temps en temps de regarder ça où – je commence à regarder derrière parce que ça me rappelle des souvenirs, tout ça. »

**LES POSSIBLES DE SUBJECTIVATION :
DU FLOU QUI COMPTE**

Ce qui frappe dans les témoignages des jeunes, c'est le fait qu'ils disent avoir d'excellents souvenirs, mais qu'ils sont souvent incapables de décrire précisément ces souvenirs.

Le déroulement des journées est par exemple très flou dans l'esprit de plus d'un.

Julie : « Donc des ateliers, je ne me souviens plus exactement en quoi ils consistaient. » « Je me souviens qu'on avait fait plein de trucs mais étrangement je n'arrive pas à remettre le doigt dessus, c'est bizarre. »

Leyna : « Bien sûr on a fait beaucoup beaucoup d'autres choses, je ne me rappellerai pas de tout. Ce que je me souviens, on a appris, surtout on a appris sur nous et sur notre manière d'agir, on a surtout modifié notre comportement je pense. »

Kaylie : « Je ne me rappelle plus exactement de toutes les activités qu'on avait eues mais je me rappelle que, il y a une activité je me rappelle que je détestais faire cette activité-là mais je le faisais parce que je n'avais pas le choix. C'était tout en haut mais je ne me rappelle plus c'était quoi, c'est ça le problème... Je me rappelle même qu'on avait fait des photos, je vois encore ces photos dans ma tête, mais je ne sais même plus dire c'est quoi. »

Antoine : « Je n'ai pas vraiment quelque chose qui me vient à l'esprit vu que c'est vraiment diversifié tout ce qu'on fait ici, donc. Enfin je ne sais pas »

Viktor : « Il y a eu quelque chose, oui, c'était quand on avait fait la marche, je crois que c'est une marche ou quelque chose comme ça. On a fait des activités et j'ai adoré. »

Bernard : « j'ai fait des trucs en groupe, je ne me souviens plus trop, mais je sais que j'ai fait des choses en groupe. »

Pour ces jeunes, peu importe en définitive l'activité en tant que telle, ce qui compte c'est l'ambiance qui l'accompagnait et ce qu'elle a permis, tant en termes de découverte d'autres réalités, qu'en termes de travail sur soi-même. Et cela, ils le décrivent très bien.

Irem : « Ça fait très longtemps. Mais en tout cas c'est vraiment le fait qu'on faisait des activités ludiques. Par exemple on partait, on partait où ? Je ne sais plus même. En fait on faisait des choses avec des personnes handicapées, et je me rappelle qu'on faisait des T-shirt, et avec des pochoirs on mettait des. Bref, je ne sais pas comment expliquer ça.

Vous créez quelque chose ?

Oui, voilà, on créait quelque chose. Et c'est vraiment ça qui nous a peut-être aidés à remettre en

contact avec des autres personnes et qui nous a aidés aussi à vouloir être encore en contact avec des nouvelles personnes, je ne sais vraiment pas. Je ne sais pas comment expliquer en fait ces faits. [...] Et ici c'est ce qu'on m'a appris, c'est justement on m'a appris à chaque fois de nouvelles choses et je crois que c'est ça qui revient aussi, apprendre des nouvelles choses. »

Julie : « En fait, ils nous faisaient faire tellement de choses, d'ailleurs je ne me souviens pas de tout, qu'en 3 mois, j'ai fait plus que tout ce que j'avais fait avant. C'était vachement intéressant parce que en testant tout ça, on a pu faire plusieurs choses et on a su un peu mieux se situer nous-mêmes, je dirais, c'était plutôt pratique. Et ça a fait comprendre à d'autres personnes dans le groupe, qu'ils étaient capables de faire des choses parce qu'il y en avait beaucoup qui étaient persuadés de ne savoir rien faire. Ils se sont rendu compte eux-mêmes en faisant différents ateliers que « oh, je vais faire ça » et ça leur a plu. Je trouvais ça sympa pour eux. Je me dis que si ça peut leur permettre de se dire qu'ils ont une chance dans la vie... parce que pratiquement tout le monde qui venait ici était persuadé qu'il allait finir dans la rue, quoi. Je ne sais pas comment ils arrivaient à penser ce genre de choses mais je trouve ça super triste. Ça me rend super triste pour eux. Là, ils réalisaient qu'ils savaient faire quelque chose et qu'ils allaient peut-être trouver un truc à faire au final. Ça les sauve même, pour certains. Et alors après, il y a les autres. »

Leyna : « Ça fait qu'on a une autre vision de la chose, surtout quand tu es sorti de Seuil ; je suis partie avec un très très gros bagage, avec des connaissances dans plusieurs choses. Vraiment, être passée par Seuil c'est, je ne sais pas comment je peux dire, c'est vraiment une fierté, parce que tout ce qu'on apprend ici c'est vraiment un bagage qui nous sert pour longtemps, des choses qu'on n'aurait peut-être pas vécues dans notre vie. »

Maxim : « Franchement pour définir ça, quand je suis arrivé à Seuil, je n'osais pas regarder les gens. Pas que je n'osais pas. Enfin, je regardais deux secondes et puis ça ne m'intéressait pas et je faisais savoir que ça ne m'intéressait pas trop. Je ne souriais pas beaucoup et on me l'a souvent dit. Franchement je suis venu en mode gangster, et je suis reparti en mode bonhomme.

Qu'est-ce qu'ils ont fait pour que ça change comme ça ?

Ça franchement moi non plus je n'ai pas trop compris ce qu'ils ont fait mais. J'ai été jusqu'à la sixième primaire à l'école, c'est vrai que ça m'a servi à savoir conjuguer, les maths, la géographie, les trucs comme ça. Mais un an de Seuil ça m'a servi plus que neuf ans d'école.

Tu as l'impression d'avoir appris beaucoup plus de choses ici ?

Oui. Enfin, l'école c'est plus dans le but de savoir parler, savoir écrire et savoir calculer. Et là c'était plus... au début on s'est amusé, c'est vrai, mais je ne sais pas, franchement pour définir ça, c'est un truc bizarre quand même. »

***LES POSSIBLES EN TERMES DE SOCIABILITÉ ET DE CITOYENNETÉ :
DES ACTIVITÉS MARQUANTES***

Il y a cependant dans le cursus certaines activités-phares qui ont laissé une marque très précise dans l'esprit des jeunes. C'est le cas de l'opération Thermos. Il s'agit d'une opération mise en place par une asbl et des équipes de bénévoles qui se relayent pour offrir de la nourriture à des sans-abris à Bruxelles. Seuil participe chaque hiver à cette opération, à la gare centrale de Bruxelles. Les jeunes s'en disent profondément marqués.

Irem : « Ça nous faisait plaisir de le faire, on aimait trop. Moi franchement si je peux refaire l'opération thermos je le ferais encore. C'est vraiment quelque chose qui m'a beaucoup marqué et qui me faisait plaisir de le faire. »

Leyna : « On a eu la chance d'échanger aussi des moments avec des personnes SDF, leur parler, les

voir sous un autre regard. Et vraiment, ça, au jour d'aujourd'hui, ça a vraiment changé ma façon de vivre par rapport à ces personnes-là...Vraiment, ça c'était un des moments très forts, c'est vraiment je crois le moment fort que je retiens de Seuil, c'est l'échange avec les personnes SDF. »

Viktor : « ça m'a touché franchement, et voir tous mes potes faire ça c'était incroyable quoi, je voyais le sourire des gens. Ils étaient contents qu'on soit là et...

Mais le fait de faire quelque chose pour ces gens que tu ne connaissais pas ?

Non, c'est juste de voir leurs sourires. C'est juste voir leurs sourires, parce que quand on est arrivés, déjà quand on est arrivés ils ont toujours eu le sourire. Je ne sais pas, ils ont tous crié, ils ont tous applaudi, ils ont fait des trucs bizarres. Et puis quand ils sont venus chercher la nourriture, ils ont tous dit merci. C'est franchement incroyable, c'est la première fois que je voyais des gens qui sont à la base jamais souriants et sourire comme ça. C'était, franchement, ça m'a touché »

Bernard : « Par exemple je suis allé faire l'opération Thermos je pense que ça s'appelle, tous des trucs comme ça, et de ça j'ai tiré surtout beaucoup de confiance. J'ai commencé à prendre conscience que je pouvais peut-être prendre mes décisions moi-même pour moi vraiment. Vraiment me dire que, voilà, que je devais peut-être un peu plus me faire confiance et avoir confiance en mes décisions. Vraiment ça.

Et ça à travers les activités, à travers les activités comme les opérations Thermos ?

Oui, bien sûr. Oui, c'est ça, c'est. En fait j'ai vu que je pouvais évoluer dans différents types de situations que je pouvais vraiment être une aide. Enfin, aider quelqu'un à un moment opportun. [...] Par contre l'opération Thermos que j'adorais, je l'ai fait, ça m'a occupé une journée. Oui, ça m'a occupé une journée, donc voilà. Et avec le recul je me suis dit oui bon, c'est vrai qu'en fait, par exemple moi qui était timide, je suis allé dans le marché matinal demander à des gens pour avoir de la nourriture. Je suis super timide, après les gens ils sont là, ils veulent vendre leurs trucs, ils ne sont pas forcément là pour donner à des gens, voilà pourquoi je me dis ça. Je me dis quand même qu'il y a un gros plus quand même sur le moment, mais c'est dans le feu de l'action, ce n'est même pas...

Ce n'est pas réfléchi ?

Ce n'est pas genre « oui je vais aller le faire comme ça, ça va peut-être m'aider pour être moins timide ». C'est dans le feu de l'action donc c'est avec le recul que quand même j'ai vraiment su que j'avais fait ça quoi, que c'était un gros plus. »

Mike : « Oh, j'avais trouvé ça... j'avais adoré quoi. Surtout parce que juste avant ça, on avait fait plus ou moins comme une petite semaine sur « apprendre sur les SDF » et on avait rencontré des personnes qui auparavant étaient des SDF, donc qui étaient dehors tout ça, et en les entendant parler, moi ça m'avait touché, je me disais, le courage que certaines personnes peuvent avoir, quoi. C'est surtout ça. Seuil, ce qui m'a fait ouvrir les yeux, ce que m'a apporté Seuil c'est surtout ça, « le courage que certaines personnes ont », c'est ça.

Pour s'en sortir, tu veux dire ?

Mhm [assentiment]. Parce qu'avant je n'avais pas du tout de courage, je laissais tomber. J'arrêtais quelque chose... »

D'autres activités marquent les jeunes parce qu'elles leur permettent de se confronter à leurs propres mal-être, d'en percevoir la relativité, et de se voir aussi comme pouvant aider les autres.

« Est-ce qu'il y a des faits, des souvenirs qui t'ont marqué pendant ton passage à Seuil ?

Mike : Oui, j'avais fait un stage, un petit stage chez [association], là par exemple j'étais comme animateur et... c'est un petit garçon, il me touche, mais jusqu'à aujourd'hui il a continué à me toucher, il m'a dit : « Je ne veux pas vivre » - c'est un petit garçon de sept, huit ans qui me dit ça, « Je ne veux pas vivre, ma maman elle est méchante », et toutes sortes de choses que... il n'avait plus goût à la vie. Et c'est ça qui m'a surtout marqué aussi, parce que surtout à cette époque-là je pensais beaucoup à ça. Et quand j'ai entendu ce petit penser ça, ça m'a fait un choc et je me suis... remis de ça.

Tu as pu en discuter avec les éducateurs d'ici ?

Oui, ça oui.

Ça t'as fait du bien d'en rediscuter après ?

Mmhm [assentiment]

Tu dis qu'encore aujourd'hui ça te touche ?

Oui, quand il s'agit des petits ou quoi, je suis quelqu'un de très très sensible. Donc. »

Des activités en groupe ont également marqué les jeunes parce qu'elles les ont obligés à se dépasser, à se donner des défis à titre individuel, mais aussi collectif. L'entraide devenait indispensable, et en s'imposant, elle a fait du groupe une équipe.

Ainsi, une activité spéléo est évoquée par plusieurs jeunes.

Kaylie : « Donc par exemple la spéléo, ça c'est un truc que je pense que jamais je n'oublierai ; je crois que j'ai été terrorisée sur le nombre d'araignées que j'ai vu. C'était cool, franchement c'était une expérience à vivre, franchement. Voilà quoi, vraiment. Je pense que ça c'est le meilleur. »

Arthur : « Une découverte. Je n'avais jamais fait, je ne savais même pas à quoi ça ressemblait, j'ai découvert des paysages dans les grottes magnifiques. [...]

Et des activités comme celles-là, ça apporte quelque chose au niveau de la scolarité, ou bien ce n'est pas à ce niveau-là que ça apporte quelque chose ?

On va dire que ça peut aider. Ça peut aider, car il y a des passages là-dedans, dans les grottes, qui étaient vraiment très étroits, et ça fait quand même un peu peur au début, et il faut quand même surmonter sa peur pour le faire. Donc, ça fait que, il faut surmonter une peur et...

C'est valable dans d'autres circonstances aussi ?

Oui. »

Laraaj : « **Est-ce que tu as fait des choses, est-ce que tu as découvert que tu étais capable de faire des choses que tu n'imaginais pas ?**

Ouais, franchement ouais. C'était la semaine en Ardennes que j'ai découvert ça. On a fait de la spéléo ; passer en-dessous de la montagne, passer dans des trous et être compressé, et je, j'arrivais à un stade où je me disais « maintenant, si je reste bloqué, je sortirais jamais d'ici » parce que aussi l'éducateur avec qui on était nous avait dit « il n'y a que moi qui connais les chemins » donc on se motivait les uns, les autres, personne ne devait rester derrière ; on s'aidait, parce qu'on devait s'aider à chaque fois qu'on passait dans un trou entre des petites montagnes, mais c'était tout ça dans la montagne, quoi. Et il fallait s'aider. Et ouais, ça aussi c'est passé très très vite, ça a été plus un amusement que, on râlait pas... »

Cette semaine en Ardennes a marqué Laraaj à plus d'un titre. « On a vécu comme Kho Lanta, et franchement c'était magnifique. [...] Voilà, on a dû apprendre le savoir vivre ensemble, partager, parce que, il y avait une petite portion de nourriture exacte qu'on devait partager et voilà.

C'est... c'était chouette quoi.

C'est un beau souvenir ?

Ouais, voilà. Ça s'oublie pas, jamais je ne vais oublier ça. »

IV. UN PROCESSUS DE SUBJECTIVATION EN VOIE DE RESTAURATION

Avec le recul, les jeunes jettent un regard lucide sur ce que le SAS leur a apporté. Si ce n'est certainement pas ce que d'aucuns auraient souhaité (il nous est arrivé de croiser des acteurs scolaires attendant que les SAS leurs rendent les élèves « plus blancs que blancs »), les acquis existent pourtant et les jeunes en perçoivent bien la portée, même si ces acquis n'ont commencé à porter leurs fruits qu'avec le temps. C'est surtout la récupération de leur subjectivation que les jeunes pointent. Les processus de désobjectivation ont pu être enrayés, une reconquête de soi, même timide, a pu être amorcée, le statut d'acteur redevient possible et désirable, petit à petit. Des effets sont perceptibles tant sur l'axe de l'insertion que sur celui de l'intégration.

SUR L'AXE DE L'INSERTION

POUR LES JEUNES DONT LA SOCIALISATION PAR LES PAIRS FAISAIT PROBLÈME parce qu'ils se laissaient entraîner par leurs amis de la rue, les efforts de désintringement commencés au SAS ont pu connaître des ratés par la suite ; mais une certaine compréhension de la nature du problème s'est tout de même installée, et c'est avec un effet retard que le désengagement a pu commencer à s'opérer.

Ainsi, après son passage au SAS, Markel a replongé dans ses mauvaises fréquentations, temporairement, ce qui a entraîné de nouveaux ennuis scolaires. Il regrette de n'avoir pu rester plus longtemps au SAS, ce qui l'aurait raffermi dans ce désengagement. Néanmoins, avec le recul, il a pu évoluer.

« Mais bon, maintenant les choses ont changé, les fréquentations ont changé, j'ai zappé les trois quarts de Facebook. Même sur Facebook il y en a encore qui disent « Oui, tu es mort ? ». « Non, maintenant je ne donne plus de nouvelles, c'est à vous d'en donner ». C'est toujours moi qui cours après, qui cours après. C'est fini cette époque, il faut se réveiller, il faut grandir. »

Quant à Viktor, il ne regrette pas d'avoir fréquenté le SAS. « Non, je ne regrette pas du tout. Ça m'a fait du bien. À mon avis si je ne serais pas venu ici je serais en IPPJ ou je serais mort, un des deux, ce n'est pas possible. C'est ce que ma grand-mère et toute ma famille me disent, que si je n'aurais pas fait tout mon parcours que j'ai fait, je serais dans la merde. »

Viktor estime à présent que le seul moyen de changer est de le faire radicalement, au départ d'une table rase. Parlant de l'école dans laquelle il devait s'inscrire en sortant du SAS et qu'il avait choisie parce qu'il la connaissait déjà, il dit : « Oui, je connaissais déjà tout le monde. Seulement que quand je connais déjà du monde je fais toujours le malin avec mes potes et ça ne va jamais bien après.

Quoi, tu dis que tu préférerais aller dans des endroits où tu ne connais personne ?

Franchement oui, et faire quelque chose de tout nouveau, parce que tous mes potes me connaissent depuis déjà petit et ils savaient déjà comment je suis et ils profitaient un peu du truc quoi. »

Laraaj a été encouragé par le SAS à retrouver une école, ce qu'il a fait. Malheureusement il est tombé sur une classe difficile et s'est laissé entraîner sur la mauvaise pente, incapable de dire non. Mais « c'est par après, quoi. Par après que j'ai réussi à dire « non » et « oui » s'il y a eu un mal ou il y a eu un bien, je savais faire la part des choses. [...] Et franchement j'en suis fier parce qu'à mon âge, avoir une maturité comme ça c'est... c'est très rare. »

AU NIVEAU DES RELATIONS FAMILIALES, le point de vue de la famille sur ce passage dans une institution peu connue compte beaucoup et le balancier peut pencher du bon ou du mauvais côté.

Au point de départ, ce n'était pas gagné avec la famille pour plusieurs jeunes : la dégradation sur l'axe de l'intégration que constituait le décrochage scolaire a pu faire problème sur l'axe de l'insertion, y compris avec les familiers qui voyaient d'un mauvais œil le SAS, considéré comme un pis-aller.

Bernard l'a vécu avec son entourage. C'est de lui-même, avec le soutien du SAJ mais sans celui de sa famille, qu'il s'est présenté au SAS. Il a fallu du temps pour que ses parents comprennent mieux ce projet.

Bernard : « Oui. Disons qu'il y a eu plus de résignation peut-être que d'approbation. En tout cas pour certains. Ma mère elle avait du mal au début mais généralement comme pour tout, au début elle est là elle me fait « Non, tu vas faire n'importe quoi » et pour finir elle dit « Oui, ce n'est pas si mal ». Mon père lui c'était la résignation, il s'est dit « Oui, bon tant pis » et voilà. Et après, mes frères et mes sœurs ils en avaient peur en se disant que je n'en avais rien à foutre, mais mes parents eux-mêmes, ma mère c'est toujours du genre à ne pas être d'accord pour les choses au début, et puis. Et puis j'essaye aussi d'apporter, comment dire, des preuves de choses que je fais ici, donc voilà. Je parlais souvent à ma mère de ce que je faisais ici par exemple ; moins qu'à mon père donc ma belle-mère petit à petit de fil en aiguille elle réussissait peut-être à voir à quoi ça me servait. Mais mon père ça a été plus de la résignation que de l'approbation.

[...] Honnêtement je n'ai jamais eu de discussion, mais je pense savoir pourquoi, c'est juste que, enfin ce n'est pas quelque chose de... Pour beaucoup de personnes ça ne peut pas sembler normal d'être ici, parce que l'école c'est le chemin qu'il faut suivre, donc évidemment quand on sort des sentiers battus ça fait toujours un peu peur, mais voilà, je pense que... Je pense que le gros problème c'est qu'ils n'en savaient pas grand chose. C'est juste le fait même de quitter l'école et d'aller autre part qui les a un peu... Surtout que je n'ai jamais vraiment eu de problème à l'école, donc pour eux ce n'était pas forcément compréhensible que je prenne ce chemin, quoi. Je pense que c'est vraiment pour ça. » Son souvenir le plus dur au SAS est d'ailleurs la réunion d'évaluation mensuelle, qui avait lieu en présence de sa mère, et qui le stressait terriblement.

Couz quant à lui a choisi de ne rien dire de son passage au SAS à ses petits frères et sœurs. « Mais ils ne sont pas au courant que je suis passé par le SAS. Parce que je leur ai menti, j'ai dit « Oui, j'ai continué l'école ».

Ah, tu n'as pas dit que tu passais par ici ?

Non. Parce que sinon, en rôle de grand frère je n'ai pas envie qu'ils fassent la même chose que moi.

Ah, c'est toi le grand frère ?

Oui. J'ai juste envie qu'ils continuent leur école.

Tu ne voulais pas leur donner le mauvais exemple ?

Voilà. »

Faire comprendre la spécificité du SAS n'est pas aisé. Mégane n'y est pas arrivée avec ses petits frères.

« Et eux ils pensaient quoi du fait que vous alliez au SAS ?

Ils trouvaient... pour eux c'est comme si j'étais... mmm...

(déduction d'après ses gestes) En colonie de vacances ?

Voilà. « ho mais tu ne vas pas à l'école »... « mais c'est comme une école, on fait la même chose »

« mais non hein, tu joues là-bas et nous on ne peut pas jouer »... alors comment leur expliquer ? »

C'est petit à petit que les familles prennent conscience que ce passage au SAS peut être une véritable opportunité, voire changent d'attitude avec leur enfant.

Mike : « En fait mon beau-père était contre. Il disait que des SAS, que ça servait à rien, que c'était pas ça qui allait m'aider. Mais ma mère elle y croyait. Elle a dit, bon, pas « croire » que du jour au lendemain ça va changer, non, mais elle s'est dit... que je vais comprendre des... quelques petits trucs en venant ici. Et du coup... c'est à ce moment-là que ma maman a commencé à être derrière moi, à me soutenir tout ça. Parce que ça en même temps ça m'a aussi permis de me rapprocher de ma

maman. »

La maman de Leyna émarge au CPAS, et : « Ma maman, quand j'ai arrêté l'école elle l'a vécu très mal, mais dès qu'elle a vu que je me suis reprise en main pour faire quelque chose d'autre, ça l'a vraiment rendu fière parce que voilà, elle a vu que je ne voulais pas rester à rien faire. Donc quand je l'ai amenée ici et qu'elle a entendu le programme et tout ça, elle était vraiment satisfaite. Elle était vraiment très satisfaite parce qu'elle trouvait vraiment que c'était un bon programme et que ça allait vraiment éveiller des intérêts chez moi. Elle m'a dit « Au moins comme ça tu sauras vraiment vers quoi t'orienter et ce que tu veux faire. Et de toute façon ça t'apportera un grand bagage ». »

Julie, dont la famille ne jure que par le parcours classique, avait vécu très mal de « déchoir » à ses yeux. Mais elle constate que sa mère a remarqué un changement avec son passage au SAS. « Et elle m'a dit que la seule différence qu'elle a remarquée c'est qu'on ne gueulait plus le matin, et même si je mettais 10 minutes à sortir de mon lit, je me levais. Elle, c'est ça qui lui a fait comprendre que venir ici m'aidait. Chacun son signe. »

La mère de Laraaj par contre l'a toujours soutenu.

« Ma maman elle est toujours derrière moi, malgré qu'elle n'attendait plus que j'arrive à un moment où j'ouvre les yeux et je me ramasse une bonne tarte qui me réveille, elle n'attendait que ce jour-là, mais voilà, je la respecterai toujours toute ma vie pour ça, parce qu'elle était toujours là. Et c'est maintenant que je m'en rends compte, que c'est dur pour les parents d'entendre du prof du mal de son enfant, du directeur aussi. Et quand je voyais tout ça, j'avais un petit pincement au cœur et... voilà.

Oui, je comprends. Et qu'est-ce qu'ils pensaient tes parents de ton passage à Seuil ? Comment est-ce qu'ils voyaient eux ?

Ah, ma maman elle était... preneuse, elle aimait bien. Elle me réveillait, elle me motivait tous les matins « allez, va au Seuil, ça va être bien pour toi », parce que les débuts c'était difficile ; et voilà. »

Petit à petit, les jeunes peuvent se prévaloir aux yeux de leur famille de leur passage au SAS ; la forme d'expertise qu'ils en ont retirée peut être mise à disposition de la fratrie.

Leyna, aînée d'une fratrie de cinq enfants, guide sa jeune sœur dans ses difficultés d'orientation ; elle lui dit : « Mon parcours scolaire ça n'a pas été, ça n'a pas été en générales. Je lui ai dit « Il n'y a rien de mal à aller en techniques et il n'y a rien de mal à aller en professionnelles ». Maintenant elle est partie en techniques parce qu'elle a longtemps aussi cherché ce qu'elle voulait faire. J'ai essayé de l'orienter, de la guider. [...] « Tu peux déjà commencer avec ça, voir où ça te mène et si tu n'aimes pas on verra ». Donc maintenant elle est en troisième techniques sociales dans l'école que Seuil m'a présenté où j'ai quitté avec un bon contact avec la directrice. »

Maxim : « J'ai transmis à peu près mon savoir qu'on m'a appris à ma sœur, parce que je ne savais pas faire des CV des petits trucs comme ça, et je suis venu ici et on m'a tout appris. Et puis j'ai appris moi à ma sœur et j'espère qu'elle le transmettra à mon petit frère. »

Markel couve lui aussi son petit frère, le protège des risques de la rue pour qu'il ne vive pas la même chose que lui, et anticipe des problèmes car son frère commence à être en froid avec l'école. « Mais je lui ai déjà dit et je l'ai déjà dit à ma maman « Si ça ne va pas à l'école et que ses cours pendant les vacances, allez, c'est des cours de rattrapage comme ça, que ça ne va pas, il faut que vous le mettiez ici avant que ce ne soit trop tard ». »

SUR L'AXE DE L'INTÉGRATION

Dans la phase « repayement », les éducateurs du SAS tentent de permettre au jeune, pris dans son individualité et sa singularité, un maximum de découvertes et d'expérimentation d'écoles, de filières, de formations, de stages ; multiplient les contacts et les rencontres avec des opérateurs divers ; jouent les intermédiaires en accompagnant, en argumentant ; analysent avec le jeune et son entourage les besoins, les envies, les blocages ; favorisent les essais-erreurs.

Pour autant, l'après-SAS n'est pas rose pour tout le monde, tout de suite. Les tâtonnements, les velléités, les errances même, sont le lot de plus d'un ; il a fallu du temps pour que les choses se décantent, que les pièces du puzzle trouvent leur place.

Par contre, le gain est d'un autre ordre pour le jeune : un raffermissement de ses capacités, une meilleure connaissance de ses points faibles, la découverte de points forts insoupçonnés, l'audace de s'autoriser des choix personnels ; la capacité, donc, d'être un sujet prêt à devenir acteur.

C'est ce qui permet à Irem d'abord de raccrocher l'école, puis de s'accrocher dans ses études : « Qu'est-ce qui a fait que je voulais reprendre l'école ? Je ne sais vraiment pas. C'est vraiment leur façon de nous apprendre la vie en fait qui m'a fait découvrir qu'en fait c'était vraiment important l'école. Je ne sais vraiment pas comment dire. En fait c'est quelque chose qu'on vit sur le moment même et qu'il y a un déclic qui se déclenche dans notre tête, et puis c'est parti. [...] Et ma raison c'est de vouloir plus apprendre, quoi, d'en apprendre d'avantage. Et ici c'est ce qu'on m'a appris, c'est justement on m'a appris à chaque fois de nouvelles choses et je crois que c'est ça qui revient aussi, apprendre des nouvelles choses. »

LORS DE L'ENTRETIEN, IREM TERMINE SES SECONDAIRES PUIS VEUT CONTINUER DES ÉTUDES SUPÉRIEURES POUR ÊTRE PROFESSEUR. « J'AIMAIS BIEN QU'ON M'AIDE, ALORS JE VEUX AUSSI AIDER ».

Julie a pu apaiser ses angoisses et regarder vers la solution plutôt que vers l'obstacle, qui auparavant occupait tout son horizon : « Je n'ai aucun diplôme. C'est peut-être con mais c'est un truc qui est vrai, et c'est ça aussi qui me fait peur, c'est que je n'ai aucun diplôme. J'ai mon CEB et c'est tout. Je n'ai pas fini mes humanités ni rien. Je n'ai jamais vraiment fini quelque chose. Et ça c'est un truc qui me faisait peur et c'est ici qu'on m'a expliqué que ce n'est pas parce que j'ai pas ça, que ma vie est finie. »

LORS DE L'ENTRETIEN, JULIE ATTEND UNE RÉPONSE D'UNE ÉCOLE DE MAQUILLAGE À EFFETS SPÉCIAUX POUR LE CINÉMA, OÙ ELLE A POSTULÉ.

Leyna a même pu renverser la vapeur : « Avant je ne voyais que la difficulté. Je voyais la difficulté et elle me tirait vers le bas, d'une petite difficulté ça devenait une grosse difficulté. Et maintenant c'est dans la difficulté que je tire le positif. [...]

Mais en venant à Seuil ça m'a permis d'élargir ma vision sur le monde, sur les choses, sur mes a priori et mes préjugés. Et ça m'a ouvert beaucoup de portes dans ma vie, ça m'a permis d'être plus ouverte avec les gens. Malgré que j'étais déjà quelqu'un de sociable, ça m'a permis de l'être encore plus. [...] Et voilà, maintenant j'ai terminé, je suis diplômée, j'ai été diplômée avec une distinction. Et vraiment quand ça n'allait pas, quand j'avais envie de lâcher, je pensais à tout ce qu'on m'avait appris ici. [...] Je suis partie avec un très très gros bagage, avec des connaissances dans plusieurs choses. Vraiment, être passée par Seuil c'est, je ne sais pas comment je peux dire, c'est vraiment une fierté, parce que tout ce qu'on apprend ici c'est vraiment un bagage qui nous sert pour longtemps, des choses qu'on n'aurait peut-être pas vécues dans notre vie. »

LORS DE L'ENTRETIEN, LEYNA A TERMINÉ BRILLAMMENT UNE FORMATION D'AIDE-SOIGNANTE ET ATTEND UNE RÉPONSE D'UNE ÉCOLE D'INFIRMIÈRES.

Bernard ne voit que des bons côtés dans son séjour au SAS. « Ça m'arrive parfois d'y repenser, bon techniquement, je ne suis pas retourné à l'école en tant que telle. Est-ce que c'est une forme de défaite, je ne sais, je ne pense pas, vu que je fais quand même autre chose. Mais voilà, quand j'y repense en tout cas je m'en souviens, je sais que j'ai fait des choses en tout cas, des choses que je ne

me pensais pas capable de faire peut-être avant en général. »

APRÈS LE SAS, BERNARD A TENTÉ DES COURS PAR CORRESPONDANCE, MAIS N'Y ARRIVANT PAS, LORS DE L'ENTRETIEN, IL PENSE SE RÉINSCRIRE DANS UN CURSUS SCOLAIRE, DE PLEIN EXERCICE OU EN PROMOTION SOCIALE CAR IL A 18 ANS.

Laraaj estime être sorti de Seuil « les sacs bien remplis » : « Je vais pas dire « grâce au Seuil un mois après j'étais l'élève exemplaire », non. C'est vrai que je suis un peu resté le même, mais j'ai toujours appris. Ce qu'on m'a appris au Seuil j'ai essayé de le transmettre aux autres gens avec qui j'ai fréquenté, et j'ai essayé de faire la part des choses. [...] Je crois pas que j'aurais eu la force de me débrouiller tout seul parce que... voilà, ils ont réussi à m'ouvrir les yeux. Je suis content pour ça. [...]

Est-ce que tu y repenses, parfois, à ton expérience ici ?

Pas tous les jours, pas tous les jours ; quand je vois que ça va mal, quand je vois que ça va très mal à l'école et je me dis que j'ai envie de tout lâcher, et je repense au Seuil, je repense à ma mère qui était toujours là, qui était toujours derrière moi, au moins j'ai, j'ai réfléchi et je me suis dit au moins il ne faut pas que je jette tout à l'eau ; ouais, ça m'a aidé d'un côté pour ça aussi. »

LORS DE L'ENTRETIEN, LARA AJ A REPRIS UNE QUATRIÈME PROFESSIONNELLE EN HORTICULTURE.

Kaylie mesure le chemin parcouru. « Mentalement avant j'étais déjà beaucoup plus sensible et tout, et vraiment je me rappelle quand je suis partie d'ici j'avais déjà attrapé un petit caractère un peu plus fort que quand j'étais arrivée, donc c'était vraiment cool.

Plus sûre de vous-même ?

Oui, voilà, on était beaucoup plus sûr de soi et puis voilà quoi. Vu qu'on avait fait aussi beaucoup de stages et tous des trucs comme ça on se disait « Ah oui ça j'aimais bien, ce serait bien. Et ça je n'aimais pas donc je savais que je ne devais pas trop me diriger par là-bas, donc c'était cool quoi, tous des trucs comme ça. »

APRÈS LE SAS, KAYLIE NE SE SENTAIT PAS ENCORE PRÊTE POUR L'ÉCOLE. ELLE A FRÉQUENTÉ UN SECOND SAS ; LORS DE L'ENTRETIEN, ELLE PENSE À REPRENDRE SA SCOLARITÉ.

Viktor : « Franchement je recommanderais franchement le Seuil, c'est franchement agréable, c'est, on apprend beaucoup de choses et on apprend plus sur soi-même qu'autre chose. »

APRÈS AVOIR ENCORE GALÉRÉ À SA SORTIE DU SAS, VIKTOR TRAVAILLE DANS UN RESTAURANT COMME COMMIS DE SALLE.

Antoine : « Enfin pas spécialement si on a des problèmes à l'école, parce que ce n'est pas ça spécialement qui va arranger les choses, mais bêtement si on a envie de se remettre en question ou quoi moi je trouvais ça vraiment chouette. J'ai adoré mon parcours ici »

LORS DE L'ENTRETIEN, ANTOINE FRÉQUENTE UNE ÉCOLE SPORTIVE, CE QUI ÉTAIT SON RÊVE, APRÈS BIEN DES DIFFICULTÉS DUES À DES PROBLÈMES DE SANTÉ.

Arthur, qui a trouvé sa voie et en est ravi, conseille aux jeunes : « Persévérez ! Je dirais. Persévérez et ne pas laisser tomber. Tous les chemins mènent à Rome, donc persévérez et ne pas laisser tomber, pour moi. »

LORS DE L'ENTRETIEN, ARTHUR TERMINE SON CONTRAT EN CEFA ET S'INSCRIT EN AGENCE D'INTÉRIM, EN ATTENDANT D'AVOIR 18 ANS POUR REPRENDRE UNE FORMATION EN BIJOUTERIE, PUIS DE TRAVAILLER DANS L'ENTREPRISE DE SON GRAND-PÈRE.

Couz, au comportement « insupportable », est fier de son évolution « Oui, je suis fier. Parce qu'avec mon comportement au début dans ma tête, avant que j'arrive ici j'ai fait « Oui, c'est bon, moi avec mon comportement je ne vais arriver nulle part, tout ce que je vais faire c'est école sport, c'est tout ». Et puis grâce à ici, ils m'ont trouvé un CEFA, et je me suis réveillé un peu. Quand je suis parti m'inscrire au CEFA, j'ai fait « Oui c'est bon je vais chercher du travail ». J'ai réussi à trouver, difficilement, j'ai réussi, et j'essaye de garder le poste et puis voilà, je progresse petit à petit. »

APRÈS SEUIL COUZ INTÈGRE LE CEFA DÉCOUVERT GRÂCE AU SAS, PUIS EST ENGAGÉ PAR SON PATRON. TRAVAILLER ÉTAIT SON SOUHAIT.

Markel : « Moi en tout cas je le conseille aux jeunes qui sont en décrochage scolaire de venir ici. **Ça permet un peu de se changer un peu la tête ?**

Et de se remettre en question et de revoir un peu son avenir aussi. »

LORS DE L'ENTRETIEN, MARKEL TÂTONNE ENCORE ; IL A TENTÉ PLUSIEURS FILIÈRES EN CEFA, MAIS S'EST HEURTÉ À LA LOI DU MARCHÉ. IL ATTEND DE S'INSCRIRE DANS UNE FORMATION.

Pour Maxim, le passage au SAS a été bénéfique pour tout le monde : « Enfin, pour moi le droit chemin ça veut dire que quand on est arrivé ici on était tous un peu, comment je vais dire, gangsters et on est parti tous à peu près à moitié droits.

Oui, plus apaisés quoi ?

Oui.

C'était ton cas ?

Ce n'était pas juste mon cas, c'était à peu près le cas de tout le monde ici. Ils étaient tous stressés, on va dire comme ça. »

LORS DE L'ENTRETIEN, MAXIM TRAVAILLE EN ARTICLE 60 (CPAS). IL SERAIT CONTENT QU'ON LUI PROLONGE SON CONTRAT, MAIS SI CE N'EST PAS LE CAS, IL A UNE FORMATION EN VUE. IL HABITE CHEZ SA MÈRE MAIS ÉPARGNE POUR SON PERMIS ET POUR POUVOIR AVOIR SON APPARTEMENT.

Mégane estime que le SAS lui a permis de « gérer » beaucoup mieux qu'avant et conseillerait à des jeunes en difficultés de s'y rendre. « C'est une expérience. Et puis, quel que soit le problème – je pense – que la personne ait, je pense qu'il peuvent y faire quelque chose.

Les éducateurs ?

Oui. Enfin... de toutes façons, ils sont assez mieux placés que nous, je vais dire, pour savoir si c'est un cas qu'ils peuvent changer ou s'ils ne peuvent rien faire. »

LORS DE L'ENTRETIEN, MÉGANE FAIT DES INTÉRIMS EN ATTENDANT D'INTÉGRER UN POSTE QUE SA BELLE-MÈRE PEUT AIDER À LUI PROCURER.

Mike : « Je me dis que, franchement, ça m'a fait du bien, et peut-être pas forcément – ça n'a pas aidé *direct* à me sentir bien dans ma peau, bien avec tout le monde, mais après, bon, je me suis senti mieux. Et niveau confiance aussi. Ça, c'est vrai qu'ils m'ont beaucoup aidé niveau de la confiance. Parler aux autres personnes. Parce qu'avant j'étais... il y avait le petit groupe et moi, j'étais là, toujours comme ça... pieds croisés, mains croisées, tout ça. Ils m'ont beaucoup aidé à m'ouvrir, oui. »

LORS DE L'ENTRETIEN, MIKE SUIV DES COURS À DISTANCE POUR TERMINER SES SECONDAIRES ET SE CONSACRE À D'AUTRES ACTIVITÉS COMME LE MANNEQUINAT-PHOTO, AFIN D'ÊTRE AUTONOME FINANCIÈREMENT.

V. CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous souhaitons pointer quelques éléments de réflexion, au départ des deux ressources sociologiques mobilisées pour ce travail et à la lumière des propos des jeunes.

AUTOUR DE ROBERT CASTEL ET DE LA NOTION DE DÉSAFFILIATION

Les SAS ne sont-ils pas davantage des services de lutte contre la désaffiliation que des services d'accrochage scolaire ? Cette dernière dénomination met en effet le focus sur le seul axe de l'intégration tel que l'entend Robert Castel, alors que le travail opéré avec les jeunes décrochés mais aussi avec leur entourage va bien au-delà. La présence agie de ce travail de réaffiliation semble bien présente dans les témoignages des jeunes, et c'est de cela qu'ils sont reconnaissants au SAS, même si, sur le seul axe de l'intégration, tout n'est pas rétabli.

Et, si l'on se concentre sur ce seul axe de l'intégration, le travail du SAS a été de réouvrir des possibles – voire même des « autorisés » plus que des possibles, certains jeunes n'imaginant même pas à leur arrivée une autre voie que la voie dominante, et s'estimant « ratés » (« Je croyais que j'allais mourir », clame Julie). A cet égard, ce souci d'ouverture permet modestement de se désintriquer du point de vue qui calquerait l'axe de l'intégration dans sa version jeune sur celle qui prévaut pour les adultes.

Ainsi, Castel explique-t-il que du côté positif de l'axe de l'intégration, pour les adultes, se trouve un emploi stable et convenable, et du côté négatif pas d'emploi du tout ni même de revenus de remplacement ; avec, entre les deux et dans le sens de la dégradation, un emploi précaire (CDD, intérim), puis les revenus de remplacements de moins en moins suffisants.

Dans la version jeune de l'intégration, dans les représentations si ce n'est dans les actes, ne place-t-on pas trop souvent la hiérarchie scolaire dans le même ordre (les générales étant le nec plus ultra, puis les techniques, les professionnelles, le CEFA, etc., jusqu'au...SAS ?). Pierre Bourdieu dénonçait avec vigueur cette « malédiction ».

« Je crois que les deux principales contributions du système scolaire à la reproduction sont l'effet de verdict, effet de destin qui enferme les justiciables dans une essence, une nature (« Vous êtes cela et pas autre chose »), et l'effet de hiérarchisation, qui consiste à faire admettre qu'il y a une hiérarchie linéaire de toutes les compétences, que toutes ne sont que des formes dégradées de la compétence parfaite [...]. Tout le monde est ainsi le raté de quelqu'un. »²⁰

AUTOUR DE MICHEL CALLON ET DU TRIANGLE DE L'INTÉRESSEMENT

Si « inter-esser » consiste à se « mettre entre », pour faire office de locomotive dans certains cas, ou de barricade dans d'autres, il importe de prendre en compte « la foule invisible, ou au contraire bien présente, active ou au contraire passive, des autres entités », ce qui constitue un travail bien différent que de tenter de réparer une déficience. Un travail très complexe aussi, qui demande une structure et une organisation suffisamment solide et suffisamment souple à la fois.

On ne peut que penser à la magnifique image du radeau, dont Fernand Deligny a usé pour désigner la tentative de vie collective pour des enfants autistes qu'il avait rassemblés dans les Cévennes. Il aimait cette image « ne serait-ce que pour faire entendre qu'elle doit éviter d'être surchargée sous peine de s'enfoncer ou de faire basculer le radeau s'il est mal chargé, si la charge est mal répartie ».

²⁰ *Le rapport du Collège de France. Pierre Bourdieu s'explique* – août 1985, in P. Bourdieu, *Interventions 1961-2011- Science sociale et action politique*, Ed. Agone, coll Contre-feux, Paris, 2002, p. 205.

« Un radeau, vous savez comment c'est fait : il y a des troncs de bois reliés entre eux de manière assez lâche, si bien que, lorsque s'abattent des montagnes d'eau, l'eau passe à travers les troncs écartés. C'est par là qu'un radeau n'est pas un esquif. Autrement dit, nous ne retenons pas les questions. Notre liberté relative vient de cette structure rudimentaire dont je pense que ceux qui l'ont conçue - je veux parler du radeau - ont fait du mieux qu'ils ont pu, alors qu'ils n'étaient pas en mesure de construire une embarcation. Quand les questions s'abattent, nous ne serrons pas les rangs - nous ne joignons pas les troncs - pour constituer une plate-forme concertée. Bien au contraire. Nous ne maintenons du projet que ce qui du projet nous relie. Vous voyez par là l'importance primordiale des liens et du mode d'attache, et de la distance même que les troncs peuvent prendre entre eux. Il faut que le lien soit suffisamment lâche et qu'il ne lâche pas. »²¹

La représentation que l'on a des SAS (les autorités, les parents, les partenaires, les jeunes) se révèle ainsi un élément clé, actif, dans les trajectoires. Les évaluations que les jeunes font de leur passage dans cette institution indiquent son importance et la nécessité qu'il y a à la travailler, la préciser, la partager.



Pour citer cette étude

Jacqueline Fastrès, Caroline Garzón et Laurence Watillon, « Décrocher... un chemin ? Un service d'accrochage scolaire vu par d'anciens bénéficiaires », *Intermag.be*, Analyses et études en éducation permanente, RTA asbl, janvier 2016, URL : www.intermag.be/553.

Table des matières interactive

p. 1	INTRODUCTION
p. 2	I. CONTEXTUALISATION DE LA RECHERCHE
p. 2	LES SERVICES D'ACCROCHAGE SCOLAIRE (SAS)
p. 3	LE SAS SEUIL
p. 3	UNE DEMARCHE D'ÉVALUATION
p. 5	LE POINT DE VUE ADOPTE POUR L'INTERPRETATION DES TEMOIGNAGES
p. 6	1° LA QUESTION DE L'ADHESION DES JEUNES REVISITEE PAR LE CONCEPT DE L'INTERESSEMENT (CALLON ET CONSORTS)
p. 8	2° LES CAUSES DU DECROCHAGE ET LES ENJEUX DU RACCROCHAGE REVISITES AU TRAVERS DU CONCEPT DE DESAFFILIATION (ROBERT CASTEL)
p. 11	II. CE QUI AMENE LES JEUNES AU SAS / DE QUOI FAUT-IL LES DESINTRIQUER ?
p. 11	1. DES DIFFICULTES MAJORITAIREMENT SUR L'AXE DE L'INSERTION
p. 11	Une déflagration sur l'axe de l'insertion provoque des réactions en chaîne sur l'axe de l'intégration : « Tu pars en vrille » (Arthur)
p. 14	2. DES DIFFICULTES MAJORITAIREMENT SUR L'AXE DE L'INTEGRATION
p. 14	Des difficultés de subjectivation « Je trouvais que c'était... que ce n'était pas fait pour moi. » (Mike)
p. 18	Des difficultés d'intégration programmée : « Depuis que je suis petite c'est : « Il faut un diplôme sinon tu n'auras rien dans la vie ». » (Leyna)

p. 20	III. L'ACTION DU SAS
p. 20	1. INTERROMPRE LA CO-PRODUCTION NEGATIVE DES AXES
p. 20	Désintrinsication : la parenthèse « On met l'école au frigo » (Kaylie)
p. 22	2. SUR L'AXE DE L'INSERTION : RENVERSER LA VAPEUR
p. 22	Désintrinsication : dés-intéresser des éléments délétères pour intéresser à des éléments positifs
p. 23	Réintrinsication : créer un groupe-sujet plutôt qu'un groupe assujetti
p. 29	Facteur d'intéressement /d'intrinsication : la relation éducative
p. 32	Désintrinsication/réintrinsication. A tout moment, des éléments divers peuvent s'intercaler dans les rouages et compromettre le travail de ré-intéressement. Il faut alors « rattraper » les jeunes.
p. 34	3. SUR L'AXE DE L'INTEGRATION, CASSER LES STEREOTYPES ET OUVRIR DES POSSIBLES
p. 34	Désintrinsication : sortir de l'idée sclérosante qu'il n'y a plus que des culs de sac en face de soi
p. 34	Ré-intrinsication : ouvrir les possibles
p. 40	IV. UN PROCESSUS DE SUBJECTIVATION EN VOIE DE RESTAURATION
p. 40	SUR L'AXE DE L'INSERTION
p. 43	SUR L'AXE DE L'INTEGRATION
p. 46	V. CONCLUSION
p. 46	AUTOUR DE ROBERT CASTEL ET DE LA NOTION DE DESAFFILIATION
p. 46	AUTOUR DE MICHEL CALLON ET DU TRIANGLE DE L'INTERESSEMENT